

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

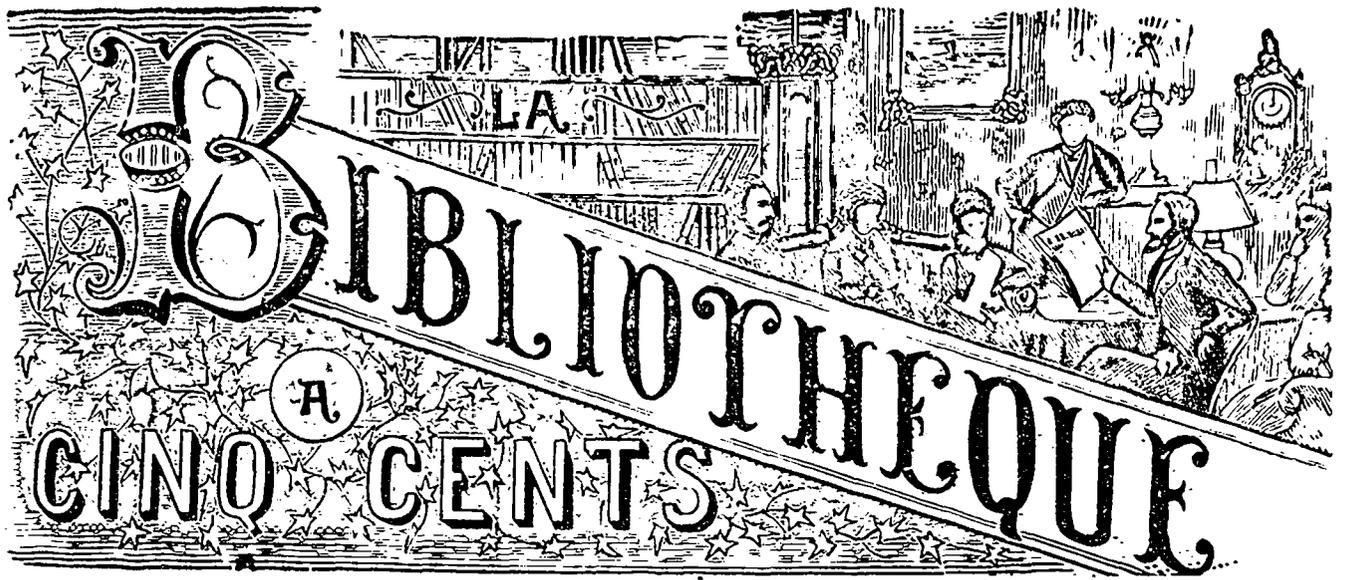
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 16 FEVRIER 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 19

LA MORT D'UN FORÇAT

PREMIERE PARTIE L'EVASION DU BAGNE



Cogne-Dur, le garde-chiourmes,

LA MORT D'UN FORÇAT

Première partie, L'ÉVASION DU BAGNE

I

LE NUMÉRO 36

Le 1er mars 1858, vers quatre heures du soir, une voiture cellulaire, faisant le service ordinaire des prisons, s'arrêtait à la porte du bagne de Rochefort.

Elle était divisée en quatre étroits compartiments dans lesquels on enfermait les condamnés et traînée par deux chevaux noirs qu'un homme de service conduisait vigoureusement.

Sitôt qu'elle fut arrêtée, un brigadier de gendarmerie s'élança du siège et sauta à terre.

C'était un homme d'un certain âge, aux cheveux courts mais grisonnants. Sa moustache était relevée en pointe, comme en signe de victoire. Ses yeux vifs et fins dénotaient une intelligence peu commune, et sa vigueur corporelle était encore celle d'un homme de trente ans.

Ce brigadier, dont la réputation s'était répandue dans tout l'Ouest à la suite d'un procès célèbre et qui était surtout bien connu dans les campagnes de l'Anjou, répondait au nom de Michel. On l'appelait communément "le vieux Michel."

Il commandait la brigade de Durtal, dans le département de Maine-et-Loire, et n'était chargé qu'accidentellement du service qu'il allait remplir à Rochefort, mais il était déjà désigné en haut lieu pour un avancement mérité.

La croix d'honneur brillait sur sa poitrine.

Le vieux Michel courut à l'arrière de la voiture, et ouvrit la porte.

Deux autres brigadiers de gendarmerie sortirent aussitôt et serrèrent la main de leur camarade.

L'un était manchot. Il avait été victime, deux ans auparavant, d'une fâcheuse méprise. On l'avait pris, la nuit, pour un braconnier et, presque à bout portant, on avait déchargé sur lui un coup de fusil.

Depuis lors, Jaberg demeurait encore à Précigné, dans la Sarthe, mais il était sur le point de prendre sa retraite avec une pension du gouvernement.

L'autre était plus jeune que ses amis, mais aussi plus lourd et moins alerte. C'était le brigadier Moreau, de Daumeray, en Anjou.

Pourquoi ces trois hommes étaient-ils venus de si loin, dans cette voiture cellulaire ? C'est qu'on avait voulu honorer leur courage et leur mérite aux yeux de leurs brigades respectives, en les mettant à l'honneur comme ils avaient été à la peine, pendant trois années consécutives de lutttes et d'efforts redoublés pour en finir avec un braconnier redoutable, l'effroi des forces publiques.

Sitôt sorti de la voiture, Moreau étendit successivement les jambes et les bras en poussant un formidable bâillement :

—Enfin, s'écria-t-il, nous voilà rendus ! Ce n'est pas trop tôt ! je n'en puis plus !

—Moi, reprit Jaberg, je suis à moitié mort.

—Vous vous reposerez tout à l'heure, répondit le vieux Michel. Mais faisons notre devoir jusqu'au bout, et ne laissons pas échapper notre prisonnier.

—Il ne manquerait plus que cela !

—Dame ! sur la route de la Flèche à Angers, sans moi, il courrait encore !

—Sans doute, mais, dans ce maudit pays, les braconniers sont nombreux et se soutiennent, et ils avaient organisé une sérieuse défense, tandis qu'ici...

—Oh ! ici, nul, heureusement, ne connaît Rouget.

—Si nous étions à Angers, murmura plaintivement Jaberg, la foule remplirait cette place, et l'on crierait encore comme au procès : Vive Rouget ! Grâce pour Rouget !

—Allons, allons, s'écria Michel en entrant dans la voiture, et en ouvrant un des compartiments réservés aux prisonniers, trêve aux plaisanteries, amenons le prisonnier, et prévenez les gardiens.

Un instant après, un homme parut à la porte de la voiture. Cet homme était petit, ramassé sur lui-même, trapu, et paraissait d'une vigueur extrême.

Une petite mèche de cheveux, signe distinctif, flottait sur son front.

Ses petits yeux, très mobiles, erraient sans cesse d'un point à un autre.

A la façon dont il marchait, bien qu'il eut fait un trajet considérable en voiture, on devinait que ses jarrets devaient être d'acier.

C'était Rouget le braconnier, Rouget, dont le procès et la condamnation aux travaux forcés à perpétuité avaient fait tant de bruit dans le Maine, l'Anjou, la Bretagne et jusque dans le Poitou et les Charentes, et dont nous résumerons tout à l'heure, pour ceux de nos lecteurs qui ne les connaissent pas, les aventures extraordinaires.

Mais pourquoi Rouget n'avait-il pas été mis à la chaîne, comme tant d'autres forçats, pour gagner à pied le bagne de Rochefort ? Pourquoi ces gendarmes de l'Anjou et du Maine ? Pourquoi ces exceptions singulières ?

C'est que Rouget, après sa condamnation, avait été saisi d'une fièvre ardente et atteint d'une grave maladie qui avait mis sa vie en péril. On l'avait soigné à l'infirmerie, on avait attendu pendant de longs mois sa guérison, et enfin, dès que la santé était reparue, on l'avait envoyé directement à La Rochelle, puis à Rochefort.

Et pour être bien sûr que le prisonnier ne s'échapperait pas, que ses amis les braconniers d'Anjou, ces hommes audacieux, les Carrou, les Faucheux, les Huau, les Besson, qui déjà avaient failli l'enlever, ne recommenceraient pas leurs anciens exploits, on avait choisi trois brigadiers, hommes sûrs, armés jusqu'aux dents, qui avaient juré d'accompagner le forçat jusqu'au bagne et de le remettre eux-mêmes au directeur.

Quand Rouget fut descendu de voiture, ses yeux se portèrent immédiatement à droite et à gauche de la place. On eut dit qu'il cherchait ou qu'il attendait quelqu'un.

Le vieux Michel se mit à rire :

—Les amis ne sont plus là, Rouget, dit-il ! Voici le bagne ! il faut entrer.

Et rapidement, il entraîna son prisonnier vers la grille qui s'était ouverte et derrière laquelle était la maison d'enfer.

Deux gardes-chiourmes, en bonnet, armés d'un gourdin, l'attendaient.

Quand il parvint à la porte, ils lui mirent la main sur l'épaule et l'un d'eux dit :

—Le voilà donc enfin, ce fameux Rouget.

—Oui, le voilà, répondit Jaberg. Il y a deux ans qu'il devrait être ici.

—C'est bon. Il n'en sortira plus que pour Cayenne.

La grille se referma.

Rouget était au bagne.

Les six hommes traversèrent une cour et s'enfoncèrent ensuite dans un étroit corridor. Une odeur fétide, particulière aux prisons et aux bagnes, montait aux narines.

Une porte s'ouvrit, et un homme parut, sévère, sombre, avec de fortes moustaches et en uniforme militaire.

Cet homme était le directeur du bagne. On entra ; l'homme s'assit derrière un bureau, silencieusement. Puis, il prit une plume et dit simplement :

—Le nom de cet homme ?

—Louis Rouget, de la Chapelle-d'Aligné, condamné aux travaux forcés à perpétuité par la Cour d'Assises d'Angers, le 12 février 1857.

Le directeur écrivit sur le registre d'érou. Puis il releva les yeux et s'adressant au vieux Michel :

—Les papiers, demanda-t-il ?

—Les voilà.

Pendant que le directeur examinait les papiers, Rouget jeta les yeux autour de lui. Il n'y avait, dans la triste salle, que deux ou trois chaises et le bureau sur lequel écrivait le gardien-chef. Le jour venait par une étroite fenêtre.

Au loin, dans les cours, on entendait les cris des forçats et des gardes-chiourmes. Ce bruit était tellement sinistre qu'il faisait dresser les cheveux sur la tête.

Rouget sentit ses jambes chanceler sous lui.

Un instant après, le directeur releva la tête et s'adressant à Rouget :

— Il n'y a pas d'erreur d'identité, demanda-t-il ; vous êtes bien Louis Rouget, condamné...

— Oui, répondit sourdement l'infortuné.

— C'est bien.

Puis, faisant un signe aux gardes-chiourmes qui attendaient dans l'ombre que toutes les opérations préliminaires fussent achevées :

— La visite ! la toilette ! dit-il.

Les gardes s'avancèrent et mirent la main sur Rouget pour l'emmener.

— Nous sommes donc libres, enfin, demanda le vieux Michel ?

— Oui, Messieurs, répondit en se levant le directeur. Rouget est à nous. Il s'appellera ici le numéro 36, en remplacement d'un forçat qui est mort ce matin, et jusqu'à ce qu'il parte pour le grand voyage.

Michel, Jaberg et Moreau se retournèrent alors vers le condamné avec un sentiment de pitié, et le premier dit :

— Eh bien, Rouget, je veux être le dernier à t'appeler par ton nom. Conduis toi bien ici, et adieu.

— Adieu, fit Rouget en pâlisant.

Un instant après, les trois brigadiers regagnaient leur voiture, tandis que Rouget, affaissé, était conduit à travers d'autres corridors et des cours intérieures jusqu'à la cellule provisoire qu'il devait occuper.

La cellule portait, elle aussi, le numéro 36.

De loin, en traversant les cours, Rouget avait aperçu une foule d'hommes habillés d'un étrange costume, coiffés d'un petit bonnet, et dont quelques-uns, les indociles, étaient attachés avec des chaînes, en punition de leurs fautes.

Il avait, d'un coup d'œil, mesuré toute l'horreur de sa situation et de l'avenir qui se dressait devant lui.

Mais il n'avait vu que la moindre partie de ses maux.

A peine fut-il entré dans la cellule, que le premier garde, nommé Patras et surnommé *Cogne-Dur* par les forçats, lui donna un coup vigoureux dans le dos :

— Numéro 36, déshabille-toi vite !

Rouget le regarda avec surprise. *Cogne-Dur* leva son gourdin.

— Je te dis de te déshabiller, vieux *gerbé* (condamné), et au plus vite, sinon je cogne !

Rouget enleva ses vêtements. Les deux gardes l'examinèrent avec le plus grand soin pour voir s'il n'avait pas emporté et caché quelque ressort de montre ou quelque petite scie. Ils prirent son signalement minutieux qu'ils notèrent sur leurs registres, puis le second garde, surnommé *Voit-Goutte*, parce qu'il était un peu myope, lui désignant du doigt des vêtements qui se trouvaient dans un coin :

— Numéro 36, habille-toi !

Rouget, sans mot dire, prit les vêtements qu'on lui indiquait et frémit d'épouvante. C'était le costume vert des galériens à perpétuité ; sur les jambes et les épaules étaient encore marquées les lettres T F. *travaux forcés*. L'Etat, par économie, faisait user les anciennes vestes et les anciens pantalons des forçats d'avant 1854.

Le pauvre homme regarda une seconde avec quelque étonnement ces lettres qu'il ne pouvait pas lire.

— Oui, cria *Cogne-Dur* en ricanant ; T. F. sur tes vêtements : si tu sais lire, tu dois comprendre, et si tu ne comprends pas, tu comprendras mieux dans quelques jours.

Une minute après, Rouget était revêtu du costume des galériens et se considérait lui-même avec une tristesse morne. Un flot de larmes lui monta aux yeux, mais il voulut faire bon visage et se contint par un violent effort.

Alors *Voit-Goutte* s'avança et s'approcha tout près de lui.

— Numéro 36, lui dit-il, tu vas coucher-là ce soir et demain, sans doute, car tout n'est pas prêt pour le départ... Ton compagnon, le 37, est à côté, mais vous ne perdrez rien pour attendre.

Un instant après, la porte était refermée à triple tour et Rouget se trouvait seul dans sa prison provisoire.

Pendant quelques minutes, Rouget se dressa, debout, et demeura immobile, comme hébété. Puis, tout à coup, comme s'il fut devenu subitement fou, ses instincts sauvages le saisirent et il se mit à sauter au-dessus de la petite table de bois fixé à la muraille.

Il bondissait et rebondissait au-dessus d'elle comme un chevreuil, sans prendre d'élan, en faisant à peine un effort du jarret, les pieds joints, les bras serrés au corps, puis il courait autour de l'étroit espace en étendant les bras et les jambes comme pour se dégourdir.

Après une demi-heure de cet exercice, Rouget, épuisé par cet effort, tomba sur ses planches et se coucha en contemplant les dernières lueurs du crépuscule.

Un instant après, le garde entra et déposa sur la table un plat de haricots et un morceau de pain.

— Tiens, dit-il, voici ta nourriture pour aujourd'hui.

Puis, après un temps :

— Qu'as-tu donc fait, 36, pour être ici ? Raconte-moi ton histoire.

Rouget regarda *Voit-Goutte* avec surprise. Il ne comprenait pas la curiosité du garde.

— Tu ne me comprends pas, reprit en riant *Voit-Goutte* ? Je te demande si tu as *démoli* quelqu'un ?

— Je n'ai démoli personne.

— Tu n'as pas tué ? Alors tu as volé ?

— Ni tué, ni volé.

Le garde rit aux éclats :

— Ah ! ah ! ah ! Tu es donc innocent, toi aussi, comme le voisin ?

— Non, dit Rouget en tournant tristement la tête.

— A la bonne heure ! Eh bien, qu'as-tu fait ?

Rouget soupira.

— J'ai tiré sur des gendarmes, dit-il lentement.

— Tu les as donc manqués ?

— Non, je les ai blessés.

— C'est tout ? Ah ! mon vieux, tu seras traité comme si tu les avais tués.

Et, sur cette belle morale, digne des bagnes, le garde-chiourme tourna sur ses talons et disparut.

Alors Rouget, voyant la nuit venir, mangea ses haricots et son pain, puis après avoir fait plusieurs fois encore le tour de sa prison, il se coucha définitivement.

Bientôt, les bruits du dehors s'apaisèrent, les forçats rentrèrent en leurs dortoirs, on entendit pendant quelque temps le bruit strident de leurs chaînes sur les corridors et les escaliers, puis le silence se fit complètement.

Alors Rouget considéra une petite étoile qui brillait seule au travers de l'étroite fenêtre grillée, et rêva.

Il lui sembla qu'il connaissait déjà cette étoile, qu'il l'avait déjà bien souvent contemplée quand il vivait au milieu des bois, et qu'elle l'aimait, elle aussi, en retour, et lui souriait du haut du ciel.

Il pensa aussi que son père, sa femme, ses enfants, qui étaient restés dans les campagnes d'Anjou, voyaient cette petite étoile et la contemplaient peut-être comme lui, à la même heure, en pensant à lui comme il pensait à eux ; en un instant alors son imagination le transporta au milieu des siens, à Daumeray, à Durtal, à La Chapelle, à La Flèche, à Sablé, et le pauvre homme, enfin vaincu, enfin brisé, enfin dompté par la souffrance, pleura !

En quelques minutes, Rouget repassa toute sa vie, comme s'il avait lu dans un livre ouvert.

Rouget le braconnier, ainsi nommé à cause de la funeste passion qui l'avait conduit au bagne, était né sur les confins de l'Anjou et du Maine, à la Chapelle-d'Aligné ou à Notre-Dame-du-Pé.

Son enfance avait été paisible. Il s'était marié vers 1850 à une jeune fille de Daumeray dont il avait eu deux fils. Malheureusement, il braconait sans cesse, manquant aux promesses solennelles qu'il avait faites à sa femme ; il avait continué même après son mariage et, un beau jour, il avait été pris par deux gendarmes, nommés Ravelle et Pennegat, à quelques kilomètres de Daumeray. La honte de déclarer une semblable nouvelle à sa femme, la rage de se voir pris, une horreur profonde de la prison et, en un mot, l'égarment du cœur et la folie de l'esprit, lui avaient alors inspiré une funeste résolution.

Rouget avait tiré cinq coups de feu sur Ravelle et Pennegat, en se dissimulant derrière un gros buisson.

Les gendarmes avaient été grièvement blessés, l'un d'eux même avait été un instant tenu pour mort, et Rouget affolé, s'était enfui dans les bois de Durtal et dans les vastes forêts qui s'étendent de ce côté entre Sablé, Le Lude, Durtal et Baugé.

De tous côtés, les gendarmes avaient été expédiés à sa recherche, mais Rouget n'avait pu être pris parce qu'il était protégé, secouru, caché et approvisionné dans toutes ses traites par les braconniers du voisinage, et surtout par le fils Eugène Carrou, dit le Potard, par le père Poupard de Daumeray, par Huau, par les Faucheux, par Besson, et plusieurs autres qui formaient à cette époque une véritable association.

Alors, commença une chasse à l'homme qui dura plus de deux ans avec des péripéties très dramatiques et très singulières.

On jugera de la gravité de l'affaire et de l'acuité de la lutte par ce seul fait que, pour arrêter Rouget, le gouvernement dut envoyer plusieurs compagnies d'infanterie de ligne, qui sillonnèrent pendant de longs mois les bois et les champs.

On fit plus encore : on condamna Rouget à mort par contumace et on fit passer en police correctionnelle tous ceux qui étaient convaincus ou même soupçonnés de lui avoir donné asile.

Une véritable terreur se répandit ainsi dans les arrondissements de La Flèche et de Baugé.

Mais rien n'y fit, Rouget échappa à toutes les recherches, grâce à ses amis et surtout grâce à une agilité et à une force prodigieuses.

Rouget grimpaît dans les chênes et couchait dans les souches, se cachait sous les ponts, se déguisait, passait quelquefois à quelques pas des gendarmes, courait comme un cerf, tirait avec une adresse merveilleuse, vendait son gibier, achetait de la poudre, venait de temps à autre voir ses enfants et jamais il ne fut pris !

À la fin, le vieux Michel, Jaberg et Moreau, les trois brigadiers de Durtal, de Précigné et de Daumeray, qui le poursuivaient vainement depuis si longtemps et qui avaient eu la douleur de voir frapper encore une troisième victime, le gendarme Larchant, s'avisèrent d'un stratagème qui réussit.

Rouget, en se mariant, avait laissé de côté une jeune fille qui comptait l'épouser et qui lui avait voué pour la vie une haine de village, c'est-à-dire une haine mortelle. On l'appelait la Milcent. Cette femme, séduite par un peu d'or, alla trouver Rouget en forêt, lui offrit un faux passeport et profitant de sa profonde ignorance, l'emmena jusqu'au Mans.

Là, Rouget fut enfin saisi, au greffe même du tribunal et ramené à Angers pour y être jugé en cour d'assises.

Sur la route encore, non loin de Durtal, la voiture cellulaire qui conduisait Rouget à la prison d'Angers avait été arrêtée par cinq ou six braconniers qui avaient essayé d'enlever leur ami.

L'entreprise avait failli réussir, mais l'arrivée soudaine du vieux Michel avait déconcerté les braconniers qui s'étaient enfuis dans toutes les directions pendant que le brave brigadier réintégrait le prisonnier dans sa cellule et regagnait péniblement le chef-lieu du département.

Ce simple résumé des faits permet de comprendre pourquoi l'émotion avait été si vive à Angers lorsque s'étaient ouverts les débats, le 12 février 1857.

Sur tous les murs de la ville étaient écrits à l'encre rouge ces mots : *Grâce pour Rouget !* qui sont restés apparents plus de dix ou quinze ans après l'événement.

Mais les sympathies de la population n'avaient pas égaré le jury qui, après le réquisitoire du procureur général lui-même, et la plaidoirie éloquentes et habiles déclarées Rouget coupable, tout en lui accordant le bénéfice des circonstances atténuantes, à raison sans doute de son ignorance native, de sa femme et de ses enfants, et aussi parce qu'aucun des gendarmes blessés n'avait succombé à ses blessures.

Rouget avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Jusqu'au dernier moment, celui-ci avait espéré que ses amis parviendraient à le délivrer et, pendant sa maladie et son délire, on l'avait entendu plus d'une fois murmurer :

— À moi, le Potard ; à moi, père Poupard !

C'était une allusion sans doute aux dernières paroles qu'un de ses plus chauds amis, Carrou, dit le Potard, avait jeté à ses oreilles après sa condamnation, au moment où il entrait en prison :

— A bientôt, Rouget !

Et depuis lors, même après sa guérison, même au moment du départ pour le bagne, même dans la voiture cellulaire qui l'emmenait à Rochefort, même à la porte du bagne, le malheureux croyait toujours entendre ces mots :

— A bientôt, Rouget !

Mais quelle apparence que les braconniers d'Anjou pussent jamais faire sortir Rouget du bagne !

Les hommes sont ainsi faits, et c'est une bonté de la Providence, même au milieu de leurs plus cruelles épreuves, même au plus profond de l'adversité, il y a toujours en eux une petite voix bienfaisante et douce qui murmure :

— Espérance !

Tel était cet homme étrange, forçat d'un genre particulier, et bonne nature au fond, victime d'une passion funeste, et qui venait d'entrer en cette demeure maudite, dont la porte eût pu recevoir l'inscription que Dante lut à la porte de l'enfer.

..... *Voi ch'entrate*

Lasciate ogni speranza !

— Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance !

Vers minuit, Rouget se réveilla en sursaut et prêta l'oreille.

Il entendait des pas dans le long corridor.

C'étaient des gardes chiourmes qui faisaient une ronde de nuit.

Son guichet fut ouvert un instant, il entendit des voix, puis le bruit s'éteignit et le silence régna de nouveau dans la prison.

Rouget se recoucha, mais, dans cette obscurité, seul à seul avec sa conscience et avec Dieu, le malheureux rongeaît ses poings et laissait couler ses larmes.

Que deviendraient sa femme et ses enfants ? Cette affreuse pensée le torturait.

Au moment où quatre heures sonnaient lugubrement à l'horloge centrale du bagne, Rouget crut entendre un léger bruit près de lui, dans la muraille.

Tout à coup, il se redressa.

Un coup de poing vigoureux venait d'être frappé sur le mur. Deux autres coups mesurés suivirent le premier.

Rouget, alors, tout à fait réveillé, se leva sur les planches de bois.

Et, de suite, il pensa :

— Si c'était le Potard ! si c'étaient les amis, préparant déjà une évasion !

Et, avec une émotion que rien ne saurait décrire, Rouget s'approcha et, faisant tourner son bras au-dessus de sa tête, il frappa à son tour sur la muraille un coup de poing si formidable que toute la cellule en retentit.

Quelques secondes après, un nouveau coup, plus distinct, fut frappé de l'autre côté.

Rouget répondit, et pendant un quart d'heure cette singulière conversation continua sans interruption.

C'était déjà une joie et une espérance pour cet infortuné

que de savoir qu'un être humain échangeait avec lui ses impressions et ses pensées, même inconnues.

A la fin, Rouget, plus calme, pensa à ce voisin dont lui avait parlé Voit-Goutte et qui se disait innocent.

Ce voisin devait être son compagnon de voyage et d'épreuves.

D'avance, Rouget sentit pour lui une vive sympathie. C'était lui, sans doute, qui frappait à la muraille et répondait à ses appels.

Le jour vint, et le dialogue à travers le mur prit fin.

Vers cinq heures, Rouget entendit de nouveau le bruit des pas et des chaînes des forçats. Des portes s'ouvrirent et se fermèrent, des cris furent poussés, la voix de Cogne-Dur, le garde-chiourmes, retentit dans les corridors, et tout à coup, à cinq heures et demie, le garde apparut lui-même avec une gamelle.

Rouget contempla le garde aux premières lueurs de l'aube qui passaient à travers la petite lucarne.

C'était un homme de quarante-cinq ans environ, coiffé lui aussi d'un bonnet, et revêtu d'une veste courte et d'un pantalon de même couleur. Ses yeux étaient durs. Il en jaillissait des éclairs. Son front était sillonné d'épaisses rides, et sa bouche disparaissait sous une moustache hérissée ne laissant voir que deux ou trois dents qui ressemblaient aux canines d'un bouledogue.

Dans sa main gauche, le garde tenait un énorme gourdin, et à la ceinture il avait un fouet.

Cogne-Dur qui avait vécu comme tous ses camarades, au milieu des forçats qu'il était chargé de faire travailler et châtier au premier murmure, savait que sa vie dépendait de son énergie, et qu'il n'avait à attendre des condamnés que la haine la plus profonde. Aussi se tenait-il toujours sur la défensive.

Il avait vu tant d'autres gardes tués par les forçats, écrasés sous des barges de bois ou sous des barricades, poussés dans le fleuve, ou broyés sous le coup des chaînes ! Il était si bien au courant des crimes atroces qui s'accomplissent au bagne ! Tant de fois il avait vu se dresser la guillotine au milieu des cours pour punir de l'expiation suprême des révoltes intérieures !

Il faut avoir visité les anciens bagnes ou avoir lu les récits contemporains pour comprendre toute l'horreur de ces métiers.

Au seul aspect de Cogne-Dur, Rouget frémit !

Et pourtant, ce garde, préposé au service des nouveaux arrivés, des débutants, de ceux qui n'étaient pas encore en partance pour Cayenne, n'était pas plus sévère que bien d'autres, au contraire.

Cogne-Dur posa la gamelle et un morceau de pain sur la table, puis brandit son bâton comme pour en frapper le prisonnier.

Rouget se recula vivement jusqu'au mur.

— Numéro 36, dit le garde, prépare-toi à aller au préau.

Puis, il disparut.

Intérieurement, Rouget sentit une grande joie l'envahir. Il allait enfin revoir la lumière, aspirer l'air libre.

Une demi-heure après, le second garde Voit-Goutte, d'un aspect moins repoussant que son confrère, ouvrit la porte de la cellule, et cria :

— En route, le 36 !

Rouget bondit comme un chat, et courut à la porte.

— Doucement, dit Voit-Goutte avec défiance. Donne tes pouces ; on va te mettre les menottes en attendant le ferrement de la couronne !

Rouget tendit docilement ses mains que le garde saisit et lia en un instant derrière le dos. Puis, la cellule numéro 37 fut ouverte, et un jeune homme se présenta.

Ce jeune homme, c'était le voisin, le futur compagnon de route de Rouget pour Cayenne.

Celui-ci l'examina curieusement.

C'était un grand garçon, blond, entièrement rasé à son entrée à la prison, et d'une physionomie très douce et très avenante. Ses yeux bleus et profonds étaient entourés d'un large

cercle noir, croulé par les larmes. Son front était haut, sa bouche fine et franche, ses dents blanches, sa taille droite, son allure leste et rapide.

En un clin d'œil, Rouget fut séduit, et son étonnement fut extrême de voir un tel homme en un tel lieu.

Le pauvre braconnier eut presque envie de dire :

Il y a donc d'honnêtes gens ici !

Mais il se retint, car les apparences sont trompeuses, et de grands assassins ont une apparence d'honnêteté et de franchise qui séduit et qui trompe.

Voit-Goutte fit à ce jeune homme la même opération qu'à Rouget. Il lui lia les mains, puis il prit une troisième chaîne et unit les deux menottes de façon que les deux hommes ne pussent se séparer sans son aveu.

Enfin, il cria :

— En route ! par ici.

Les trois hommes traversèrent le corridor, passèrent près d'une cour au fond de laquelle on apercevait le port et les forçats au travail sous la conduite des gardes, puis ils descendirent quelques marches, franchirent une porte voûtée, et se trouvèrent enfin dans une petite cour intérieure séparée du resto du bagne par de très hautes murailles.

Dans cette cour étaient douze autres condamnés non encore enchaînés, mais destinés au même voyage.

Ils devaient partir le lendemain.

Voit-Goutte s'arrêta et dit à Rouget et à son compagnon :

— Promenez-vous ici : vous avez une heure ! Nous rentrons après. Si vous vous écarterez, prenez garde à vous !

Rouget et l'inconnu n'avaient nulle envie de s'écarter, car de chaque côté de la cour étaient d'autres gardes-chiourmes armés comme Voit-Goutte et Cogne-Dur, des sentinelles marchaient l'arme au bras, prêtes à faire feu au premier signe de révolte, et dans le fond était encore un canon chargé à mitraille et braqué sur les forçats.

Rouget dit à son voisin :

— Marchons !

— Marchons, répondit l'inconnu d'une voix claire et triste. Les deux compagnons firent quelques pas, droit devant eux.

Rouget prit la parole :

— Comment vous appelez-vous ?

— Jean Beauregard, de Châteaubriand. Et vous ?

— Moi, je suis le numéro 36.

— Je le sais bien. Mais votre nom ?

— Louis Rouget, de Daumeray, en Anjou.

— C'est vous qui frappez cette nuit, sur la muraille.

— Oui. Et vous aussi, peut-être ?

— Oui.

Rouget soupira, ses illusions s'évanouirent. Jean Beauregard ne pouvait, en effet, rien pour lui.

Après quelques minutes de silence, Beauregard reprit :

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— J'ai tiré sur les gendarmes. Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Rien.

— Comment, rien !

— Non, je n'ai rien fait. Je suis innocent.

Le malheureux parlait d'une voix ferme. Rouget le regarda avec étonnement et fut convaincu que son compagnon disait vrai. Une telle voix ne pouvait mentir !

— Alors, il reprit :

— Mais si vous êtes innocent, pourquoi vous a-t-on condamné ?

— Parce qu'on s'est trompé. La justice des hommes est faillible. Celle de Dieu sera meilleure un jour, bientôt, j'espère.

— De quoi vous accuse-t-on ?

— D'avoir tué un homme.

— Et ce n'est pas vrai ?

— Non.

— Racontez-moi votre histoire, Jean Beauregard.

— Dites-moi la vôtre d'abord, Rouget.

Rouget ne se fit pas prier. Avec sa franchise habituelle, et par un besoin instinctif de parler, de s'épancher, il raconta ses

crimes, ses attentats contre la vie des gendarmes Ravello et Pennegat et expliqua toutes les circonstances de sa lutte contre les forces publiques, ainsi que la trahison de la Milcent.

Le récit dura environ une demi-heure. Jean Beaugard l'écouta avec le plus vif intérêt. Quand il fut achevé, le numéro 37 prit la parole à son tour et ses premiers mots furent un reproche :

—Vous êtes bien coupable, Rouget d'avoir tiré ainsi sur des gendarmes qui faisaient leur devoir.

—C'est vrai, je le regrette, surtout pour ma femme et mes enfants que je ne reverrai plus sans doute.

—Peut-être ; mais si vous vous conduisez bien à Cayenne, on vous graciera un jour, et vous retournerez au pays.

De plus en plus étonné d'entendre de telles leçons et de tels conseils sortir de la bouche d'un forçat, Rouget se sentit ému jusqu'au fond de l'âme, son cœur se brisa et des larmes jaillirent de ses yeux.

—Vous êtes bien heureux, dit doucement Beaugard, de pouvoir encore pleurer. Moi, je ne puis plus. Mes yeux se sont desséchés.

Rouget frémit de nouveau ! Si vraiment cet homme disait vrai, s'il était innocent, quelle affreuse douleur ne devait pas être la sienne !

Alors, il fut pris d'un ardent désir de connaître le passé de son voisin, et celui-ci, rendu plus confiant par la confiance même de son compagnon d'infortune, commença un récit profondément dramatique que nous allons résumer.

II

LE DRAME DE CHATEAUBRIAND.

Châteaubriand est une charmante petite ville de Bretagne, aujourd'hui sous-préfecture du département de la Loire-Inférieure, coquettement assise auprès d'une rivière ou plutôt d'un joli ruisseau dont l'histoire sait à peine le nom, et qui longe ses murs, vers l'est.

Cependant, le 25 mai de cette année, un drame mystérieux vint mettre en rumeur la paisible cité.

Deux gendarmes revenaient tranquillement de Pouancé, après avoir été la veille à Chateau-Gontier, ravissante petite ville de la Mayenne, et se rendaient à leur caserne de Châteaubriand. Ils avaient fait un long trajet pour obéir aux instructions qu'ils avaient reçues, et déjà ils avaient dépassé le bourg de Soudan et apercevaient au loin leur clocher.

L'un était un brigadier, jeune encore, maigre, élancé, à la figure fine et intelligente, qui marchait d'un pas relevé en faisant craquer le cuir de ses bottes. De temps en temps, il frisait coquettement sa moustache et d'un coup de pouce chassait la poussière qui s'attachait à ses aiguillettes.

Ce brigadier était un Alsacien, nommé Lutscher, arrivé vite au grade de brigadier, grâce à sa bonne conduite et à quelques beaux faits d'armes accomplis au régiment.

L'autre était un simple gendarme, court, gros, pesant, répondant au nom de Colas, mais vigoureux et d'une docilité exemplaire. Il n'avait pas son pareil pour exécuter un ordre. Esclave de la consigne, il ne discutait jamais les instructions de son supérieur, et les exécutait aussitôt avec une certaine rudesse qui n'était pourtant pas dans le fond de son caractère.

On lui eut dit d'aller arrêter un voleur au milieu d'une rivière qu'il se fut aussitôt jeté à l'eau, bien qu'il ne sut pas nager.

Aussi Lutscher aimait-il beaucoup Colas, et l'emmenait-il toujours avec lui.

Mais de temps à autre il s'amusait à le taquiner.

—Colas, disait-il.

—Mon brigadier ?

—Tu as chaud, mon ami !

—Oui ! oui, mon brigadier. C'est bien loin, Pouancé.

—Tu ne devrais pas avoir chaud. La sueur ne sied pas à un militaire. Regarde-moi, je n'ai pas chaud, je suis encore bien frais, je retournerais bien à Pouancé... veux-tu que nous y allions ce soir ?

—Mon brigadier, si vous l'ordonnez, j'irai tout de même.

—Mon brave Colas, tu te ferais tuer pour le service, on sait bien cela. Enlève ton tricorne, essuie ton front et repose-toi si tu veux un instant ; je t'attendrai.

—Merci, mon brigadier, j'aime mieux marcher. Quand nous serons à Châteaubriand, nous nous reposerons plus à l'aise.

Lutscher sourit et continua son chemin en sifflant un air de guerre.

Un peu plus loin, il reprit :

—Colas ?

—Mon brigadier ?

—Sais-tu que voici des landes et des genêts qui cacheraient bien des braconniers ?

A ce mot de *braconniers* Colas releva la tête, comme fait un bon chien de chasse, quand il entend armer le fusil, et parcourut l'horizon du regard.

La brume commençait à s'étendre. Le soir venait.

—Mon brigadier, murmura le bon gendarme, s'il faut y aller, on ira tout de même. J'ai des jambes solides pour le service.

—Non, Colas, c'est inutile. On ne m'a rien signalé ces jours-ci. Rentrons à la caserne.

—Dame ! mon brigadier, c'est égal, si vous le désirez ?...

—Non, non ! reste avec moi. C'était seulement pour dire qu'un mauvais coup serait vite fait dans ces contrées-là.

Les deux militaires marchèrent encore quelque temps en silence. Le calme le plus absolu régnait autour d'eux. On n'entendait que le cri lugubre des oiseaux de nuit qui volaient d'arbre en arbre.

Tout à coup Lutscher s'arrêta :

—Qu'est ceci, murmura-t-il ?

Colas retint son haleine.

On entendit un cri, poussé par une voix jeune :

—A moi ! à moi !

Une ou deux minutes s'écoulèrent, et un autre cri poussé par une voix plus forte vint percer les ténèbres naissantes.

—C'était un suprême cri d'appel, un cri prolongé, lugubre, poignant, le cri d'un mourant :

—Au secours !... à l'assassin !... à moi !

Puis, plus rien, le silence, la mort peut-être.

—Vite, cria Lutscher. Courons !

—Courons, reprit Colas.

Et ces deux gendarmes, comme s'ils n'avaient pas fait une longue course pendant la journée et s'ils étaient sortis, frais et reposés, de leur casernement, sautèrent par dessus la haie de la route et s'élançèrent à travers champs.

Ah ! qu'on ne médise jamais du gendarme, car sous cet uniforme, devenu populaire, bat le cœur d'un héros, qui donne sans marchander sa vie pour ses concitoyens.

On eut dit que Colas était devenu tout d'un coup maigre et agile. Il ne se laissait pas devancer par son chef. Quant à Lutscher il semblait avoir des ailes.

Le brigadier et le gendarme couraient à travers les blés verts et sautaient par-dessus les buissons quand ils ne trouvaient pas de barrière. Ils allaient droit devant eux, dans la direction des cris d'alarme qu'ils avaient entendus.

Pendant une seconde, Lutscher s'arrêta court. Colas en fit autant. Mais ils eurent beau prêter l'oreille, ils n'entendirent plus rien.

—Courons encore, reprit le brigadier. C'est par ici.

—Courons, mon brigadier, répondit Colas.

Les deux hommes reprirent leur course échevelée.

Tout à coup derrière un buisson, une petite maison rustique de bonne apparence, entourée d'un petit jardin potager et ornée de fleurs, émergea des ombres du soir et apparut à leurs regards.

—C'est la Fressaie, murmura Colas qui connaissait à fond le pays.

Trois personnes s'avancèrent anxieuses et troublées au devant des militaires.

C'étaient un petit propriétaire, d'une cinquantaine d'années,

vert encore, avec une bonne figure d'honnête homme timide et craintif, une charmante jeune fille de vingt ans, à la taille souple et élégante, brune et rose à la fois, qui paraissait extrêmement inquiète.

Lutscher et Colas remarquèrent d'un coup d'œil l'agitation et préoccupation des trois personnes qui venaient à eux.

—Bonsoir, maître Dugast, dit Colas.

—Bonsoir, Messieurs, reprit le métayer, en tirant respectueusement son chapeau.

—Vous avez entendu les cris, demanda promptement le brigadier ?

—Oui, monsieur.

—Et vous n'avez pas couru au secours ?

—Dame, monsieur.

—Ah ! vous n'êtes pas brave.

—Ma fille voulait aller, reprit promptement la mère Dugast, mais le père n'a pas voulu.

—Eh bien, votre fille est plus brave que vous. Mais d'où venaient les cris, dites vite ?

—Du petit chemin creux, là, à droite, à deux cents mètres environ. Il y a un passage d'eau et un gros buisson.

Lutscher se précipita aussitôt dans la direction qui venait de lui être indiquée. Colas le suivit, en armant sa carabine.

La mère Dugast croisa les bras sur sa poitrine.

—Jésus, mon Dieu, que va-t-il arriver !

—Il faut rentrer, les femmes, dit Dugast.

—Oh ! non, mon cher père, dit Françoise frémissante, restons, attendons et prions : si c'était lui, mon Dieu !...

Lui ! à cette pensée, Dugast eut un haussement d'épaules.

—Toujours des histoires ! on n'en sort pas quand on a des filles.

Puis il revint brusquement à la Frésaie en laissant sa femme et sa fille dans le jardin.

Pendant ce temps, Lutscher et Colas parvenaient au buisson et au passage indiqué par maître Dugast et poussaient à la fois un cri de surprise et de stupeur.

Devant eux, au milieu du chemin, gisait un homme baigné dans son sang, ayant encore un couteau dans une plaie, sur le côté.

Le brigadier se jeta à genoux près de l'inconnu et posa sa tête sur la poitrine.

Le cœur battait encore :

—Il n'est pas mort, murmura-t-il.

Puis, doucement, avec mille précautions, il enleva le couteau ; le sang ne coulait plus.

—Colas, de l'eau, vite.

Le gendarme courut au passage dans lequel plusieurs fossés écoulaient leurs eaux, et apporta de l'eau fraîche plein son tricorne.

Lutscher bassina les tempes et le visage du blessé tandis que Colas, se penchant derrière l'épaule de son chef, poussait un cri de surprise.

—Tiens ! c'est M. Tuloup.

—M. Tuloup, de Châteaubriand ?

—Oui, mon brigadier.

—Le veuf, qui devait, disait-on, épouser la petite de la Frésaie !

—Oui.

—Eh bien, voilà une affaire qui ne va pas réjouir la jeune fille en question... mais attends, le voici qui respire librement. Donne encore de l'eau, il faut qu'il parle avant de mourir, si...

Colas était déjà parti. Une minute après, il revenait avec une nouvelle provision puisée aux fossés d'alentour.

Le brigadier savait soigner les blessés sur le champ de bataille. Il releva sur ses genoux la tête de M. Tuloup qui était affreuse à voir en cet état, avec ses cheveux plats et collés, son front bas, ses joues violacées et sa bouche crispée par la souffrance. Puis, il prit son mouchoir, et le trempant dans l'eau apportée par son camarade, il essuya doucement le sang répandu partout et lava les narines et les lèvres de Tuloup.

—Le pauvre diable, murmurait-il de temps à autre : il n'en a pas pour longtemps. Pourvu qu'il ait le temps de désigner son assassin !

Tout à coup, le blessé respira fortement et ouvrit les yeux. En apercevant les gendarmes, il eut un frémissement, comme pour s'enfuir, et s'évanouit de nouveau.

—Tiens, dit Lutscher, voilà qui est bizarre ! Notre uniforme lui fait peur au lieu de le rassurer.

Une minute après, M. Tuloup ouvrit de nouveau les yeux, et se voyant si bien entouré, parut reprendre tout à fait connaissance.

—Vous êtes blessé, lui demanda le brigadier ?

Tuloup eut encore un mouvement de crainte indéfinissable :

—Ce n'est pas moi, murmura-t-il, les dents serrées... ce n'est pas moi !

Lutscher regarda Colas avec une nouvelle surprise. Puis, il reprit :

—Comment, ce n'est pas vous ? Sans doute, mais qui vous a frappé ? Qui a voulu vous tuer ?

M. Tuloup referma les yeux sans répondre.

—Je n'y comprends plus rien, fit le brigadier. Il est fou de terreur. Il va mourir sans parler. De l'eau, vite de l'eau !

Colas courut une troisième fois au fossé, et Lutscher, déterminé à obtenir au moins une indication quelconque, jeta toute l'eau du tricorne à la face du blessé.

Celui-ci frémit de la tête aux pieds et poussa un cri de douleur.

Le brigadier se pencha vers lui, et d'une voix forte :

—M. Tuloup, dites-moi le nom de votre assassin ?

Le blessé le considéra un instant, puis un affreux sourire se dessina sur ses lèvres et son front se dérida subitement :

—Mon assassin, dit-il... mon assassin ?

—Oui.

—Eh bien, c'est...

Il eut une seconde d'hésitation, Lutscher, au comble de l'étonnement, se pencha avidement sur les lèvres de Tuloup.

—Mon assassin, murmura celui-ci..., c'est Jean Beuregard !

Colas ne put retenir un cri de surprise :

—Jean Beuregard, le cordonnier ?

—Oui.

—Le fils ?

—Oui.

—C'est lui qui vous a porté ce coup de couteau ?

—Oui.

—Ce couteau est-il à lui ?

—Oui.

A ce moment, Colas s'avança à son tour :

—Et cet autre, demanda-t-il, en présentant un couteau poignard, très affilé qu'il avait relevé dans la boue ?

Les yeux du blessé clignotèrent à cette vue, mais déjà M. Tuloup avait retrouvé toute sa présence d'esprit et ce fut d'une voix claire qu'il reprit :

—Celui-ci est à moi.

—Vous l'avez tiré pour vous défendre, dit Lutscher ?

—Oui.

—Mais Beuregard vous a frappé avant ?

—Oui, brigadier.

Lutscher se releva. Il rayonnait, car il savait maintenant tout ce qu'il voulait savoir.

—Colas, dit-il.

—Mon brigadier ?

—Tu vas courir à Châteaubriand, pour arrêter Beuregard immédiatement.

—Oui, brigadier ?

—Tu le trouveras sur la route ou chez lui.

—Oui, brigadier.

—Si tu ne le trouves pas, tu reviendras à ma rencontre avec deux ou trois hommes et nous le chercherons toute la nuit, jusqu'à ce que nous le trouvions. Tu as compris ?

—Oui, brigadier.

—Pars vite.

—Oui, mon brigadier ?

Avant d'avoir achevé ces paroles. Colas était déjà au haut du chemin.

En passant auprès de la Frésaisie, Colas aperçut la jeune fille qui guettait le retour des gendarmes derrière le mur du jardin.

A sa vue, elle s'élança :

—Au nom du ciel, qu'y a-t-il, demanda-t-elle ?

—Ah ! Mlle Françoise, cria le gendarme tout en courant, un grand malheur ! C'est M. Tuloup qui a été assassiné !

Françoise ne répondit rien, mais dans la nuit elle tomba à genoux et pria Dieu.

Elle avait horreur du crime, mais tout au fond de son cœur, il y avait comme un immense soulagement, car elle avait tremblé pour les jours d'un autre, d'un autre qu'elle aimait.

Au même instant, elle entendit la voix du brigadier :

—M. Dugast ! M. Dugast !

Elle courut prévenir son père :

—On vous appelle, mon père. Le brigadier vous attend dans le chemin.

Dugast fit entendre un grognement sourd, et partit aussitôt. La nuit était relativement claire et la lune marquait distinctivement les objets.

Quand il fut rendu au passage, il poussa à son tour une exclamation de terreur :

—Quoi ! c'est M. Tuloup qui a été tué ?

Le brigadier l'interpella aussitôt.

—Apportez vite une hache ; nous allons faire un brancard avec des branches et un matelas que nous prendrons chez vous, et porter cet homme à Châteaubriand.

—Il n'est donc pas mort ?

—Non ; il n'est que blessé, mais gravement.

Au même instant le brigadier aperçut dans l'ombre quatre ou cinq figures de paysans qui s'avançaient timidement, derrière les buissons, les uns derrière les autres, pour tout voir sans se compromettre.

C'étaient notamment Pierre David et ses deux fils, qui demeuraient à la Gladusière, à deux cents mètres de la Frésaisie.

Lutscher les appela aussitôt :

—Accourez donc, vous autres, et venez nous aider.

En apercevant un gendarme, les paysans se rassurèrent et bientôt David, ses fils et ses voisins prêtaient leur concours au brigadier.

Un quart d'heure après, le brancard était achevé, Dugast apportait un matelas, sur ce matelas on couchait M. Tuloup qui dormait d'un profond sommeil, quatre hommes saisissaient les coins du brancard et le cortège se mettait en route pour Châteaubriand.

En repassant devant La Frésaisie, Lutscher aperçut maîtresse Dugast et sa fille qui semblaient clouées derrière le mur. Il crut devoir exprimer sa pitié pour la jeune fiancée, qu'il croyait frappée si cruellement, et il murmura en s'arrêtant un instant :

—Voilà un grand malheur, mesdames.

—En effet, répondit Françoise.

Le brigadier, un peu surpris, pensa à part lui :

—Comme elle est froide et dédaigneuse !

Puis reprenant :

—Vous n'avez pas aperçu l'assassin ?

—On le connaît donc ?

—Mais oui : c'est Jean Beauregard, le cordonnier.

Aussitôt la jeune fille poussa un cri perçant et porta les deux mains sur son cœur où tout son sang reflua.

—Jean Beauregard ?

—Oui, ma belle enfant, M. Tuloup nous l'a dit.

—Jamais ! jamais ! s'écria Françoise, ce n'est pas Jean.

Le brigadier ouvrit de grands yeux. L'élan de Françoise le surprenait.

—Vous le connaissiez donc ? vous l'aviez donc vu ?

—Il nous a quittés il y a trois quarts d'heure, peu d'instants avant le crime, dit Mme Dugast, qui crut devoir intervenir.

—Il n'est pas coupable... il ne peut avoir commis ce crime, répéta Françoise ; Jean n'a pas assassiné M. Tuloup, pourquoi l'eut-il fait !

—Que voulez-vous, reprit Lutscher. La chose est pourtant certaine. M. Tuloup l'a nommée et le couteau de Jean Beauregard était encore plongé dans le corps du pauvre diable quand je l'ai relevé. A l'heure qu'il est le cordonnier doit être en prison...

Lutscher s'arrêta brusquement.

A ce mot de prison, la jeune fille, poussant un grand cri, avait battu l'air de ses bras et était tombée évanouie sur le sol.

Le brigadier demeura stupéfait, puis voyant le cortège disparaître dans la nuit, il se retourna promptement et courut le rejoindre en murmurant :

—Il y a là quelque mystère qu'il faudra éclaircir plus tard.

Au même instant une scène non moins affreuse se déroulait dans la ville de Châteaubriand.

Sur la petite place, près de l'église, vivait la famille Beauregard, qui occupait une petite maisonnette composée de deux chambres au rez-de-chaussée, sans étage. La maison appuyait aux contre-forts mêmes de l'église. Elle était pauvrement bâtie, pauvrement meublée, et pourtant les Beauregard y tenaient comme à la prunelle de leurs yeux, parce qu'ils l'avaient acquise à force d'économies patientes.

La famille Beauregard comprenait trois personnes extrêmement unies. Le père, Pierre Beauregard, un homme d'environ cinquante-cinq ans, aux cheveux presque blancs, au dos un peu voûté, à la parole brève, mais douce, très aimé dans le voisinage et n'ayant jamais quitté sa ville natale. Il était cordonnier comme son père et comme son grand-père, et chassait la plus grande partie des habitants de la ville qui aimaient à venir s'asseoir au coin de son feu ou au beau soleil qui entrait par la fenêtre, à travers les tiges montantes des volubilis et des capucines.

La mère, Jeanne Beauregard, était vieille avant l'âge, à cause de graves maladies qu'elle avait eues, et ses cheveux blanchis lui faisaient paraître cinquante-cinq ou soixante ans, mais elle était encore alerte et vive, enjouée, même un peu bavarde, avec une pointe de malice qui ne déplaisait pas et qui assaisonnait sa conversation.

Quant au fils Jean Beauregard, il avait achevé son congé à l'armée, et sitôt revenu, il s'était assis à l'établi paternel, pour suivre l'exemple des générations précédentes. Son caractère doux, un peu timide, lui avait valu l'affection de tous, et les mères de familles disaient souvent à leurs enfants : il faut être bon et laborieux comme le fils Beauregard. Beau garçon, du reste, bien planté, blond, rosé et pourtant vigoureux, Jean faisait l'admiration des jeunes filles et plus d'une, au fond du cœur, n'eût pas rêvé d'autre mari.

Or, Jean Beauregard voulait précisément entrer en ménage, sur les conseils de ses parents, et il avait fait son choix, choix dicté par le cœur, sur la jeune fille que nous avons vu à la ferme de la Frésaisie, Françoise Dugast.

Vainement sa mère lui avait-elle dit :

—Jean, tu as tort ; tu n'épouseras jamais cette belle fille-là, parce qu'elle est trop riche et toi trop pauvre.

Jean n'avait pu résister à l'élan de sa tendresse, et il avait fait sa demande à maître Dugast.

Il avait, pour agir ainsi, de bonnes raisons. Il avait cru voir que Françoise l'aimait, et pourtant elle était demandée au même instant par un homme veuf, M. Tuloup, qui habitait un faubourg de Châteaubriand et possédait deux belles métairies au soleil du bon Dieu.

Pour croire que les Dugast, gens fort intéressés, agréeraient sa demande et repousseraient celle de Tuloup, il fallait toutes les espérances et toutes les audaces de la jeunesse.

Pendant trois mois Jean avait fait assidûment sa cour, se-

lon l'usage de nos campagnes, mais à la fin, les Dugast avaient mis leur fille en demeure de faire un choix et nul ne mettait en doute qu'elle épouserait le riche prétendant et deviendrait Mme Tuloup.

Passer au rang de *madame* quand votre mère n'est encore appelée que *maîtresse*, c'est un beau rêve.

Or, précisément, ce soir-là, le 25 mai, après de longs, de très longs débats à la Frésaisie entre les Dugast et leur fille, la réponse définitive devait être donnée, et la main de Françoise tomber dans celle du veuf ou dans celle du jeune homme.

Et à cinq heures du soir, quand Jean Beaugard avait quitté la maison, plein d'espoir, le cœur gai, pour aller à la Frésaisie et assister à la sentence, sa mère s'était avancée et lui avait fait un petit signe de croix sur le front.

— Mon pauvre enfant, prends du courage, car tu ne reviendras pas aussi gai que tu l'es maintenant.

Et le père avait dit à son tour, en tirant le lignoul et en haussant les épaules :

— Que veux-tu, mon amie ! Il est fou, laisse-le aller ; ce soir, il souffrira, mais au moins ce sera fini et on n'en parlera plus.

Dix minutes après, Jean Beaugard quittait la ville et en trait en pleine campagne, marchant vite, chantant un air joyeux, le front haut, humant l'air libre. Il ne doutait pas de la victoire. Il savait bien pourtant qu'il n'était pas le préféré du père et de la mère Dugast, et que M. Tuloup était un adversaire redoutable et redouté, mais il avait foi dans l'amour, l'énergie et la force d'âme de la belle jeune fille qu'il aimait.

Quatre heures s'écoulèrent ainsi.

À la fin, les Beaugard s'inquiétaient au coin de leur foyer.

Pourquoi leur fils rentrait-il si tard !

Tout à coup, vers neuf heures, ils entendirent les pas précipités d'un homme sur la place, leur porte s'ouvrit brusquement, et Jean entra.

En quel état, grand Dieu !

Il avait les yeux hagards, la chevelure en désordre, et ses vêtements coupés et déchirés étaient tachés de sang !

Le père et la mère Beaugard se dressèrent, terrifiés :

— Qu'as-tu, grand Dieu ! s'écria Jeanne.

— Je suis perdu, j'ai tué un homme !

— Tué un homme ! qui cela ?

— M. Tuloup.

Pierre Beaugard joignit ses mains tremblantes.

— As-tu perdu la raison, mon fils ! que dis-tu, tu as tué ton rival ?

— Oui, je l'ai tué !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il voulait me tuer. Il m'a frappé le premier, j'ai frappé à mon tour et il est tombé. Oh ! mon Dieu ! que va-t-il arriver ? J'étais pourtant bien heureux !

— Bien heureux ?

— Hélas ! ils avaient dit oui, Françoise m'aimait, et maintenant, tout est fini !

À ces mots, Jeanne, sanglotant, se jeta dans les bras de son fils tandis que Pierre, tremblant de tous ses membres, allait d'instinct fermer et verrouiller la porte.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi silencieuses, Jean avait les yeux perdus au plafond, rêvant sans doute à son bonheur perdu sans retour ; la vieille mère, plus morte que vive, contemplant le sang humain qui recouvrait les beaux habits de son fils, Pierre réfléchissait.

Tout à coup, celui-ci se leva :

— Allons vite à la gendarmerie, dit-il, il faut tout déclarer, et sans perdre une seconde.

Ce conseil était sage ; malheureusement la mère Beaugard n'eut pas le courage de voir partir son fils si promptement.

— Non ! non ! dit-elle, on va l'arrêter, le mettre en prison peut-être.

— Cela ne fait rien, il ne faut pas qu'on l'arrête ici ; il faut

qu'il se livre lui-même, sans tarder, pour mieux prouver son innocence, car je suppose bien que tu es innocent, mon fils...

Jean out un cri de cœur :

— Oh ! oui, mon père, je vous le jure... Si j'ai tué, c'est que je ne voulais pas être tué moi-même, et je n'ai frappé que pour me défendre !

— Eh bien, partons vite, tu raconteras tout à la justice.

— Attends un peu, cria la mère, il est tout mouillé... il faut qu'il change d'habits... Oh ! mon Dieu ! pourquoi ne suis-je pas morte hier.

Et la pauvre mère, saisissant des serviettes, essayait les vêtements de son fils, et sans trop savoir ce qu'elle faisait, embrassait Jean et, doucement, réparait le désordre de ses cheveux et de sa barbe.

— Nous partirons trop tard, murmurait ce père avec impatience.

Tout à coup on frappa à la porte :

— Ouvrez !

— Perdus ! s'écria Pierre.

On frappa de nouveau, rudement :

— Au nom de la loi, ouvrez vite !

Le père se précipita et tira le verrou.

Aussitôt le gendarme Colas fit un bond et saisit Jean Beaugard au collet.

— As-assin, dit-il, je vous arrête !

Jeanne s'élança à son tour :

— Non ! non ! cria-t-elle, il n'est pas assassin, il est innocent.

Du geste, Colas montra le sang qui tachait encore les vêtements du jeune homme. Il écarta doucement le père et la mère Beaugard, puis de sa voix forte :

— Il s'expliquera en justice, dit-il. Qu'il me suive de suite, ou je mets les menottes.

Et Jean Beaugard disparut avec le gendarme dans la direction du château, tandis que le père et la mère Beaugard, perdus dans un sanglot suprême, tombaient dans les bras l'un de l'autre, et se précipitaient, à genoux, devant une image de la vierge immaculée.

Une demi-heure plus tard, un grand bruit se fit au dehors.

Jeanne mit la tête à la fenêtre, et à la clarté de la lune, aperçut la foule qui peu à peu emplissait la place, des bras levés qui s'agitaient dans la direction de sa demeure, puis un lugubre cortège composé de quatre ou cinq hommes qui portaient un brancard sur lequel reposait un homme couché, étendu les bras ballants, comme mort.

— C'est lui, murmura-t-elle.

Le brigadier Lutscher, qui marchait en tête, fit écarter la foule, et le cortège passa lentement, se dirigeant vers la demeure de M. Tuloup.

Pendant la nuit même commença l'instruction judiciaire.

Cet instruction fut longue et pénible. Le juge de paix la commença, le juge d'instruction la continua, et le parquet de Nantes l'acheva.

Les dépositions furent extrêmement variées.

On entendit d'abord M. Tuloup qui fut assez promptement guéri de sa blessure et raconta dans les plus grands détails le crime du 25 mai dont il avait été victime.

La déposition fut corroborée par celle des deux gendarmes, et cependant Lutscher ne parvenait pas, au dedans de lui-même, à effacer certains doutes qui paraissaient absurdes en présence de l'évidence des faits.

Toutefois, l'accusé, Jean Beaugard, nia énergiquement avoir été l'agresseur et déclara hautement, sans se démentir jamais, qu'il n'avait fait que se défendre. Il était énergiquement et vaillamment soutenu, dans son système de défense, par la jeune fille de la Frésaisie, Françoise Dugast.

Voici ce qu'il disait :

Le 25 mai, il était arrivé à la Frésaisie, vers sept heures du soir, et avait trouvé Françoise près du gros buisson, sur le chemin creux que nous connaissons.

À sa vue, Françoise avait poussé un cri de joie et lui avait aussitôt raconté, à haute voix, qu'elle venait de parler à M. Tu-

loup et de le congédier en lui déclarant qu'elle ne serait jamais sa femme. M. Tuloup l'avait injuriée, lui avait jeté à la tête comme un reproche le nom de Jean Beauregard et lui avait juré qu'elle se repentirait de l'avoir repoussé si honteusement.

A ce moment, le jeune homme, au comble de la joie, avait cru entendre un bruit léger dans le buisson et s'était même un instant dirigé de ce côté ; mais Françoise l'avait ramené vers la Frésaie.

— Venez vite, avait-elle dit, il faut parler à mes parents.

Une demi-heure après, environ, le père et la mère Dugast, prévenus par leur fille et dominés par elle, ne voulant faire après tout que son bonheur, et sachant depuis longtemps qu'elle avait donné son cœur à Jean Beauregard et qu'elle ne reviendrait jamais sur sa résolution, avaient enfin consenti au mariage et embrassé leur futur gendre.

Un peu avant neuf heures, après une causerie intime, Jean, pensant à l'anxiété de son père et de sa mère, et désireux de leur porter vite la bonne nouvelle, avait quitté la Frésaie et couru dans le chemin creux.

Tout à coup, en passant devant le buisson, il avait vu un homme armé d'un couteau, se jeter sur lui, et lui porter rapidement deux ou trois coups vers le cœur qu'il avait parés du bras, tout en poussant un cri d'alarme. Mais l'inconnu était fort et vigoureux, il revenait à la charge, l'arme levée, et Jean allait périr, lorsque, croyant avoir affaire à quelque assassin vulgaire, il avait à son tour ouvert son couteau et en avait porté un coup vigoureux dans l'aisselle de son adversaire.

A ce moment, le malfaiteur blessé avait poussé un cri terrible et s'était affaissé.

Aussitôt Jean avait reconnu M. Tuloup, et, fou de terreur et d'angoisse, il s'était enfui vers Châteaubriand sans savoir ce qu'il adviendrait par la suite.

Il doutait encore de la réalité du drame qui n'avait duré que quelques secondes lorsqu'il arriva chez lui.

Cette version était en partie corroborée par la déclaration de Françoise qui confirmait tout ce que Jean avait dit de son entrevue avec elle et de l'acceptation définitive de ses parents.

Elle ne parlait de Jean qu'en disant : mon fiancé.

Malheureusement, le père et la mère Dugast, très préoccupés de l'opinion publique et tremblant qu'on ne les inquiétât, ne confirmèrent pas complètement les dires de leur fille. Le père surtout hésita, et finit par déclarer que son préféré avait toujours été M. Tuloup, et qu'il n'avait jamais pris d'engagement formel avec le jeune cordonnier.

Ce doute, jeté sur l'affaire, bien conforme du reste à toutes les apparences et à tout ce qu'on savait du passé de Dugast, fut fatal à Beauregard, et fit un instant soupçonner Françoise de complicité avec l'assassin.

On se dit que Jean et la jeune fille avaient voulu se débarrasser du seul homme qui faisait obstacle à leurs projets d'union.

M. Tuloup, du reste, était aussi explicite que possible, et persistait à dire que Beauregard l'avait rejoint dans l'ombre après sa rencontre avec Mlle Dugast et qu'il avait eu à peine le temps de saisir son couteau et de porter, en tombant, quelques coups qui n'avaient pu faire aucun mal au jeune homme.

L'affaire eut un retentissement.

La justice ne vit qu'une chose : un homme frappé dans un chemin creux, avec guet-apens, par un autre homme, Jean Beauregard, qui ne niait pas du reste avoir été l'auteur du coup de couteau.

On n'insista pas sur les autres faits. L'accusation de Tuloup était formelle et terrible. Toutes les apparences de préméditation étaient contre Jean dont on croyait deviner le but, et les déclarations de la jeune fille étaient détruites d'avance par ce simple raisonnement : elle aimait ce jeune cordonnier et sa passion l'avait poussé sans doute à faire disparaître son rival.

Il fut un instant question de l'arrêter elle-même, mais on n'alla pas jusque-là et la chambre des mises en accusation se borna à renvoyer Jean Beauregard en cour d'assises.

Le procès eut lieu à la seconde session, après la guérison

complète de Tuloup, dont la déposition, âpre et catégorique, émut vivement le jury.

En vain, le jeune défenseur de Jean fit valoir toutes les circonstances favorables à son client et osa même demander l'acquiescement de son client.

Le jury fut inexorable.

Jean Beauregard, déclaré coupable de tentative d'assassinat sur la personne de M. Tuloup, avec commencement d'exécution, fut, en dépit de circonstances atténuantes, uniquement dues à sa jeunesse, condamné à dix ans de travaux forcés.

Quand cette sentence fut prononcée, deux personnes s'évanouirent dans la salle d'audience, en poussant un double cri de désespoir : Françoise Dugast, et Jeanne Beauregard, la fiancée et la mère du condamné.

Quant à Jean Beauregard, calme, il se leva et dit simplement, en levant la main :

— J'en appelle à Dieu !

Cela fit sourire deux hommes : M. Tuloup et le greffier.

On emmena Jean à la prison et, plus tard, au bagne, à Rochefort.

III

UN SINGULIER HIBOU

Au moment où Jean Beauregard achevait son récit, un coup de canon retentissait dans le bagne, et les gardes-chiourmes s'avançaient de tous côtés.

Cogne-Dur et Voit-Goutte, toujours armés de leur gourdin qu'ils tenaient sous le bras, parurent à la porte du corridor et firent quelques pas vers les deux compagnons.

Alors, Louis Rouget, qui avait entendu avec une profonde émotion le récit qu'on venait de lui faire, se retourna vers Jean, et d'une voix profonde :

— Vous avez bien dû souffrir ! dit-il.

— Jamais personne ne saura ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore aujourd'hui, répondit le jeune homme. Et pourtant, même ici, j'espère encore.

Rouget soupira, mais il ne voulut rien dire qui pût briser ces dernières illusions qui soutenaient le courage et les forces de l'ami que la Providence lui envoyait.

Il fit un effort instinctif pour lui prendre la main et l'étreindre dans ses bras, mais il ne parvint qu'à serrer ses menottes qui lui arrachèrent un cri de douleur.

Au même instant, Cogne-Dur le frappa de son bâton :

— Allons-donc, vieux brigand, cria-t-il : veux-tu déjà nous échapper. On nous en a raconté de belles, tantôt sur ton compte. Tu as fait courir la rousse, là-bas, en Anjou. Mais attends un peu, si les tartouffes, (menottes) ne suffisent pas, tu auras après-demain le bracelet et la chaîne et tu ne courras plus. Tiens-toi bien ! File vite, et prends garde à toi !

Déjà Rouget et Beauregard, pâles et silencieux, étaient rentrés dans les corridors et marchaient à grands pas.

Quand ils furent rendus en face du No 36, Cogne-Dur détacha les menottes, et fit entrer Rouget dans sa cellule.

Mais il ne voulut pas le quitter sans le prévenir du sort qui l'attendait.

— Ecoute bien, 36, dit-il !

Rouget s'avança.

— Demain, tu seras rivé, et après, tu partiras avec ton camarade.

— Je partirai ? demanda Rouget dont la pensée était confuse, pour quel pays ?

— Eh ! parbleu, pour un pays dont on ne revient pas, pour l'Amérique, pour Cayenne. N'as-tu donc jamais entendu parler de ce bel endroit ?

Rouget et Beauregard poussèrent à la fois un cri d'angoisse. Les paroles du garde avaient éveillé leurs souvenirs. Ils allaient, dans vingt-quatre heures, quitter la France et partir pour le lieu de la désolation, pour un exil dont, en effet, on ne revient presque jamais. Pour Beauregard, en particulier, c'était l'anéantissement de tout espoir de retour, c'était la mort !

Leurs sentiments éclatèrent tout à coup violemment.

—Partir pour Cayenne, s'écria Rouget, jamais !

—Non, jamais, reprit Beauregard avec une flamme dans les yeux. plutôt la mort !

Les deux gardes partirent à la fois d'un rire épais.

—Ah ! ah ! ah ! mes agneaux, comme vous allez ! jamais, dites-vous ! Nous verrons cela demain matin.

Rouget s'avança, la tête en feu.

—Non, gardes, c'est moi qui vous le dis, jamais je ne partirai !

—Ni moi, reprit résolument Beauregard.

Cogru-Dur et Voit-Goutte se précipitèrent alors sur les deux forçats et, les frappant à coups redoublés, les obligèrent à se séparer et à tomber, épuisés, sur leurs planches.

Un instant après, les deux portes étaient de nouveau fermées et les deux infortunés restaient livrés à leurs réflexions, tandis qu'au dehors s'éteignait dans le lointain le rire moqueur des gardes-chiourmes.

Rouget se jeta sur son lit et se cacha d'abord la tête dans les deux mains, puis, il se souleva et demeura assis, les deux jambes serrées dans ses bras et la tête appuyée sur ses genoux.

Qui l'eut vu ainsi eut vu l'image de la douleur et du désespoir.

Il ne pleurait point, mais il restait immobile, les yeux fixés droits devant lui, une large ride au front et les lèvres contractées.

Combien de temps resta-t-il dans cette immobilité de pierre, pareil aux statuettes grimaçantes qui depuis sept siècles au moins ornent les colonnes de nos cathédrales gothiques, lui-même n'eût pu le dire.

Il ne sentait rien, il ne voyait rien, il n'entendait rien, la pensée semblait partie.

La porte s'ouvrit, Voit-Goutte entra, déposa sur la planche une nouvelle gamelle, s'arrêta un instant devant Rouget et le contempla en silence, en murmurant :

—Pauvre diable ! il devient fou !

Rouget ne le vit pas et ne l'entendit pas. Il n'entendit pas davantage les coups que Jean Beauregard frappait dans la muraille. Son esprit était ailleurs.

Cependant, lorsqu'à quatre heures du soir, le premier garde entra de nouveau et, de sa voix de stentor, cria :

—Au préau, le numéro 36 !

Rouget se réveilla subitement et bondit comme un tigre.

Cinq minutes après, il se retrouvait dans la petite cour, avec son compagnon d'infortune.

Après quelques tours faits en silence autour du préau, Voit-Goutte s'avança vers eux, et détachant un instant les menottes de Jean Beauregard :

—Viens, dit-il, No 37, voici une lettre qui est arrivée pour toi et que M. le directeur te permet de lire.

Jean devint subitement d'une pâleur livide, ses jambes chancelèrent sous lui, puis tout à coup, le sang lui remonta à la tête, il rougit jusqu'au blanc des yeux, et saisissant la lettre que lui tendait Voit-Goutte.

—Donnez vite, s'écria-t-il ! Grâce à Dieu ! C'est une lettre de ma fiancée !

—Sa fiancée ! murmura le garde en riant. Une fiancée de forçat ! C'est une bonne histoire !

Jean parcourut rapidement la lettre.

Elle était ainsi conçue :

“ Mon cher Jean,

“ Vous êtes au bagne, à cette heure, et je vous écris à tout hasard pour vous consoler.

“ Je sais que vous êtes innocent. Le bon Dieu ne permettra pas longtemps cette injustice. Ne craignez rien, je suis forte et je resterai toujours, en vous attendant, votre fiancée.

“ FRANÇOISE DUGAST. ”

Oh ! alors, comment décrire cette scène déchirante !

Un flot de larmes, de larmes bienfaisantes jaillit des yeux de Jean Beauregard. “ Elle m'aime encore, murmurait-il... Bilo me resto fidèle... Elle est toujours mon amie, ma fian-

cée ! O sainte jeune fille, que les anges du ciel te gardent et te récompensent !... ”

Puis, il baisa la lettre, et ne pouvant soutenir le coup qu'il venait de recevoir, il tomba à genoux en sanglotant.

Voit-Goutte, étonné et ennuyé, leva son gourdin pour le frapper et l'obliger à se relever, mais Rouget tendit ses épaules.

—Tapez sur moi, dit-il, pas sur lui !

Le garde, tout à fait surpris, laissa retomber son bâton !

—Pauvres diables, dit-il.

Puis, il reprit doucement :

—Releve-toi, No 37, que je te remette les menottes et rends moi cette lettre.

Jean se releva d'un bond, en suppliant.

—Oh non, s'écria-t-il, laissez la moi ! avec cette lettre, je supporterai tout, je serai fort contre les souffrances. De grâce je vous en conjure, ayez pitié de moi !

Voit-Goutte se retourna, et regarda derrière lui si personne ne les voyait.

Pourquoi se retournait-il, cet homme habituellement si dur, si impitoyable ! Quelle pensée de pitié avait traversé son âme ? Pourquoi passait-il rapidement la manche de sa veste sur ses yeux ?

Qui le saura jamais ? C'est le secret de Dieu qui lit au fond des cœurs.

Voit-Goutte saisit les menottes, et s'approchant de l'oreille de Beauregard :

—Garde ta lettre, 37, fit-il, tu diras que je l'ai déchirée, si on t'en parle jamais.

Jean frémit de joie, cacha la lettre de Françoise dans sa poche, et tendit doucement ses mains au garde.

Une minute après, les deux forçats reprenaient leur promenade.

Quand ils furent au bout de la cour, loin du garde, Jean dit à Louis :

—Rouget, je suis plus heureux ce soir au bagne, que je ne l'ai jamais été dans toute ma vie !

Rouget ne répondit pas, mais un frisson d'énergie courut sur tous ses membres, et il pensa :

—Cet homme est vraiment innocent !

Puis, il murmura entre ses dents :

—Je le sauverai !

Au même instant, le canon se fit entendre et les gardes s'avancèrent, mais au lieu de ramener les deux condamnés à leur cellule, ils les firent passer par de nouveaux corridors et pénétrer sur le port même, à l'intérieur du bagne, où étaient réunis tous les forçats en partance.

Quand Rouget parvint au milieu de la grande cour, il eut sous les yeux un étonnant et lugubre tableau.

Plus de soixante forçats condamnés comme lui aux travaux forcés, soit à perpétuité, soit pour plus de huit ans, étaient réunis sur deux longues lignes en face du port.

Les uns riaient et blasphémaient, d'autres pleuraient silencieusement, d'autres enfin restaient comme immobiles contemplant vaguement l'azur du ciel, où ils voyaient sans doute, comme en un mirage, leur toit, leur foyer, leurs champs, leur famille, leurs enfants !

Devant eux, à quelques centaines de mètres, se balançait mollement au gré de la vague et de la brise, un superbe navire, *La Charente*, le transport qui devait tous les emmener au-delà de l'Atlantique.

Les voiles étaient repliées, et ses ancres le retenaient encore, mais le lendemain matin il devait partir avec la marée, quand tous les condamnés seraient embarqués.

Rouget et Beauregard, arrivés les derniers, étaient réservés pour la dernière fournée, le lendemain à cinq heures du matin, après quoi *La Charente* quitterait les côtes de France.

Quand tous les forçats furent alignés par les gardes-chiourmes, des forgerons s'avancèrent armés de gros marteaux. On enleva le fer d'un kilogramme et on le remplaça par un anneau de cinq cents grammes. Chaque condamné fut débarrassé de

sa chaîne, conformément à la loi, mais il garda la manille à la cheville, la manille, prête à recevoir de nouveau la chaîne, et même la double chaîne et le boulet en cas de rébellion ou de désobéissance.

Le bruit des marteaux était assourdissant. Les forçats poussaient des cris perçants, en dépit des coups de gourdin...c'était un vacarme satanique et horrible.

Puis, sur un ordre de l'adjudant, répété brutalement par les gardes, tous les forçats ôtèrent leurs vêtements, et une nouvelle visite eut lieu, plus minutieuse encore que les précédentes.

Ces visites ont pour but de prévenir toute tentative d'évasion pendant la traversée.

Rouget le remarqua et du coin de l'œil examina son compagnon, Jean Beaugard, qui, pâle et défait, comme s'il sentait la mort venir, contemplant avidement tous les détails de l'opération.

De nouveaux vêtements furent ensuite remis aux condamnés, une chemise, un pantalon gris, une vareuse, un bonnet de laine grise et une paire de souliers.

Chaque forçat prit ces vêtements et reçut un petit paquet contenant un vêtement de rechange.

Enfin, quand tous ces préparatifs furent terminés, la longue ligne de condamnés alla se ranger sur le quai devant les embarcations destinées au transport sur le navire en partance.

Bientôt, tous les forçats eurent pris place dans les barques sous la surveillance des gardes, dont le fusil était chargé à balle, et sur un nouveau signal, les embarcations se dirigèrent vers la *Charente*.

— Alors, un grand cri fut poussé par les malheureux qui ne devaient plus remettre le pied sur le sol de la patrie.

— *Vive la France !*

Un quart d'heure après, tous les forçats étaient installés à tribord et à babord du navire, dans les batteries dont on avait enlevé l'artillerie et grillé les sabords.

Écoutez un instant le récit dramatique d'un déporté à la Guyane :

«...On nous enferma dans l'entrepont. Je n'avais encore jamais vu l'intérieur d'un vaisseau.

Cette prison longue et étroite, éclairée par des fenêtres carrées aux trois quarts fermées, qui ne donnaient presque pas de lumière, cet air lourd et immobile, l'odeur particulière de la mer et du goudron, firent sur moi une impression extraordinaire.

Il me semblait qu'on nous avait précipités vivants dans un tombeau pour y mourir de faim et de désespoir.

La trappe s'ouvrit de nouveau, et vingt autres transportés descendirent le petit escalier avec un bruit sinistre de fer.

C'était le second canot.

Tout à coup un coup de sifflet se fit entendre.

Les sabords s'ouvrirent, un air vif et les rayons d'un soleil brillant inondèrent la salle.

Quel spectacle magique s'offrit alors à mes regards !

Une mer calme comme un miroir, la ville assise sur le rivage avec ses grands ateliers, ses immenses arsenaux, le bruit de ses machines, le son des cloches qui chantaient joyeusement l'*Angelus* de midi !

L'*Angelus*, c'est l'hymne de la campagne, l'horloge de l'ouvrier.

Derrière ces montagnes qui ferment l'horizon, nos anciens camarades se reposent à cette heure, ils sont heureux, ils portent la tête haute.

Et moi ! je la regarde pour la dernière fois, cette chère France !

Plusieurs heures s'écoulèrent !...

Je sentis le vaisseau trembler, les matelots viraient en cadence le cabestan, l'ancre montait peu à peu aux flancs du navire, la mer frappée par l'hélice se couvrit d'écume, et le navire se pencha en avant vers la haute mer.

Adieu, adieu ! crièrent des centaines de prisonniers tendant vers le rivage leurs mains suppliantes.

Les sabords retombèrent avec bruit ; nous avons vu la France pour la dernière fois ! »

Lorsque les forçats de la seconde fournée eurent disparu dans les flancs de la *Charente*, Cogne-Dur se tourna vers les prisonniers :

— Au retour, vous autres, s'écria-t-il, jusqu'à demain matin.

Les derniers condamnés, les larmes aux yeux pour la plupart, tournèrent sur leurs talons et rentrèrent dans les couloirs.

Rouget ne pleurait pas, lui ? Il était dévoré par la rage et par un sombre désespoir.

Quant à Jean Beaugard, il se traînait plutôt qu'il ne marchait

Une ou deux minutes après, Rouget se retrouvait seul dans son cachot, pâle de colère, sentant ses forces décuplées par la rage.

— Je sortirai d'ici, murmura-t-il les dents serrées, je sortirai d'ici, mort ou vif !

Il frappa du pied le sol, et du poing la muraille pour chercher s'il n'y avait pas quelque issue, quelque point faible, mais le sol et les murs rendirent des sons mats et profonds. Il n'y avait aucune espérance de ce côté.

Alors Rouget bondit comme un tigre pour atteindre la fenêtre, et il fit ce qu'aucun prisonnier, de mémoire d'homme, avait pu faire avant lui.

Il eut assez de vigueur musculaire pour sauter jusqu'à la lucarne et s'y accrocher avec les ongles et les doigts.

Une seconde après, il était suspendu en l'air, comme un gnome, accroupi sur ses genoux le long du mur, tenant à pleines mains les barreaux de fer et examinant anxieusement les alentours.

Aux dernières lueurs du couchant, il aperçut une petite cour très étroite, et, devant lui, une muraille droite, lisse, et d'une hauteur extraordinaire.

Au-delà, rien ?

Sans doute, d'autres cours, d'autres murailles, et le port.

Comment arracher ou tordre ces barreaux, comment passer dans la cour, comment franchir la muraille d'en face, comment échapper aux gardiens, comment sortir du port ?

Toute évasion était impossible.

Rouget le comprit d'autant mieux qu'il aperçut dans la petite cour une sentinelle qui montait la garde, l'arme au bras !

Alors, il fut pris de rage folle, il poussa des cris, son visage se contracta, et de ses mains puissantes il essaya d'arracher les barreaux.

Peine perdue ! les barreaux résistèrent, la sentinelle ne leva pas même les yeux, tant elle était habituée à ces clameurs désespérées, et Rouget, vaincu, brisé, anéanti, retomba comme une masse sur le sol de sa prison !

Le pauvre homme resta ainsi étendu tout de son long pendant près d'une heure, suppliant Dieu de lui envoyer la mort avant l'heure de l'exil !

Au loin, la nuit tombait et le silence le plus profond se faisait sur le baigne, sur le pont et sur la ville.

Il n'y a rien de plus pénétrant, de plus saisissant que ces longs silences qui succèdent tout à coup à l'activité du jour et au mouvement de la vie.

C'est à ces heures-là que l'homme revient sur lui-même, et que, seul à seul avec Dieu, il repasse sa vie et ses fautes.

Rouget n'y manqua pas. Il pensa d'abord à ses enfants, puis aux gendarmes qu'il avait blessés, à ses erreurs, et ses crimes, et tout à coup, se mettant à genoux, il inclina la tête, et pour la première fois depuis longtemps il pria.

Oui, il pria, comme il pouvait prier, et de sa bouche s'échappèrent des murmures confus :

— Ravelle, Pennegat, Larchant, pardonnez-moi !... Ayez pitié de moi !... Ne me maudissez plus !

Puis, le pauvre homme, ne pouvant plus dominer son émotion, se laissait échapper d'abondantes larmes qui le soulagèrent un instant.

Il en était là, lorsqu'un cri singulier retentit dans la cour. C'était le cri du hibou !

Ce cri prolongé, lugubre, fit frémir Rouget de la tête aux pieds.

Que de fois il l'avait entendu dans les forêts !

Mais craignant de s'être trompé, d'avoir mal entendu, d'être victime d'une illusion passagère, l'infortuné ne bougea pas, et resta immobile, la tête dressée à demi tournée vers la fenêtre.

Quelques minutes après, le même cri retentit, plus rapproché cette fois de sa fenêtre.

Plus de doute ! C'est bien le chant du hibou, le signal des braconniers d'Anjou, celui qui avait retenti naguère dans les bois de Durtal, près de l'étang d'Indret et dans les halliers du Maine et de la Sarthe.

Et à certaines ondulations, Rouget ne peut s'y méprendre, c'est un de ses anciens compagnons qui chante ainsi et qui l'appelle.

Quelle apparence, en effet, qu'un oiseau de nuit vienne chanter dans les cours d'une prison !

Rouget se redresse ! Rouget bondit ! Une sueur froide couvre tout son corps, l'espoir de la délivrance le saisit tout entier. Comme tous les hommes simples et primitifs, il passe d'un seul coup du désespoir à la joie.

Aussitôt il s'élanche et atteint de nouveau sa fenêtre. Il s'y accroche comme la première fois, et plonge avidement ses regards dans la petite cour.

L'ombre devenait épaisse.

Cependant, au milieu de cette ombre, Rouget aperçoit un homme qui circule paisiblement : son costume est celui des employés subalternes de l'établissement, le bonnet et la veste courte avec un pantalon de toile grise. Rouget a peur d'être aperçu par lui et il dissimule son visage derrière la muraille et les barreaux de fer.

Au même instant, le cri du hibou retentit encore, tout près de l'inconnu qui passe, et pourtant cet inconnu ne s'arrête même pas.

Rouget tourne ses regards de tous côtés.

Il n'aperçoit rien.

Mais sa porte s'ouvre, et Rouget n'a que le temps de se laisser tomber à terre pour ne pas être remarqué.

Voit-Goutte entre un instant, le bâton levé :

— Ah ça, s'écrie-t-il, est-ce toi qui t'amuses à faire le hibou ! Tâche de te taire, ou je vais te faire mettre à la bastonnade.

— Non, répond Rouget d'une voix faible, ce n'est pas moi. C'est un oiseau.

— Eh bien, je ne les aime pas, ces oiseaux-là. Ils portent malheur. Si c'est ton voisin qui nous joue ce mauvais tour, il en verra de rudes.

Et Voit-Goutte disparaît pour aller porter ses menaces à Jean Beaugard.

Mais Rouget sourit de la méprise du garde. Il sait bien, lui, que seuls, les braconniers d'Anjou et du Maine sont capables d'imiter à ce point les oiseaux de nuit.

Alors il attend, et il prête de nouveau l'oreille.

Les minutes s'écoulaient avec rapidité. Rouget n'est plus en état de mesurer le temps.

Tout à coup, ô joie, le même cri se fait entendre sous sa fenêtre. Le forçat se précipite et regarde de nouveau dans la cour. Le même domestique passe encore tranquillement le long des murailles, et Rouget cette fois cherche à pénétrer l'épaisseur des ténèbres pour distinguer ses traits, mais il fait trop noir et il n'y a plus qu'à attendre.

Rouget attend, mais il ne peut dissimuler ses espérances, et pour essayer de les faire partager à son compagnon de captivité qu'il a juré de délivrer, s'il le peut, il frappe à coup redoublés le long des murs.

Jean Beaugard répond par d'autres coups moins violents. Jean ne peut deviner les émotions de son ami, et s'il a, lui aussi, entendu le cri du hibou, il ne peut savoir qu'il s'agit d'un signal.

Alors Rouget, plus calme, revient sous sa fenêtre. Neuf heures sonnent, puis neuf heures et demie, puis dix heures. On entend le *couvre-feu* dans les casernes, et la note aiguë du clairon qui s'envole dans les airs.

A l'intérieur du baigne, les dernières portes se ferment, la dernière ronde a lieu, les gardes se reposent, les feux s'éteignent et tout s'endort.

Quelques minutes s'écoulaient.

Tout à coup, Rouget, dont les oreilles sont exercées depuis longtemps, perçoit un léger bruit au-dessus de sa tête.

Il bondit encore et saute jusqu'à la fenêtre par laquelle passe une dernière lueur.

Un autre visage est en face du sien, un visage qu'il ne distingue pas.

Il entend seulement une voix :

— A minuit... sois prêt !

Puis, tout disparaît, la nuit se fait obscure ; seulement, dans le lointain, pour détourner sans doute tout soupçon, on entend encore :

— Hou ! hou ! hou !

CHAPITRE IV

AU LARGE !

Au comble de la surprise et de la joie, sentant venir la délivrance et se préparant à une lutte suprême, Rouget se tint debout, en silence, pendant les deux heures qui le séparaient de la minute indiquée par l'inconnu qui venait d'apparaître à la fenêtre.

Seulement, de temps à autre, il s'approchait de la muraille qui le séparait de Jean Beaugard, et frappait de grands coups pour tenir son voisin en éveil.

Jean Beaugard répondait faiblement. Il ne dormait pas, mais couché sur ses planches, il songeait au départ pour la Guyane et pleurait amèrement, en tenant étroitement serrée dans sa main droite la lettre de Françoise.

La nuit demeurait sombre et calme.

Quand Rouget entendit sonner minuit moins le quart à l'horloge du baigne, il sentit une flamme intérieure le dévorer, et il tint ses regards avidement fixés sur l'étroite lucarne au-delà de laquelle son œil exercé distinguait les barreaux de fer.

Enfin, minuit sonna.

Les douze coups retentirent, lents, prolongés dans le silence et les ténèbres.

Les horloges de la ville répétèrent les mêmes sons, comme autant d'échos lointains.

Ces douze coups tombaient sur le cœur du malheureux forçat comme le marteau sur l'enclume.

Rouget dressa la tête.

Tout d'abord il n'entendit rien, et crut avoir rêvé.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Mais vers minuit et un quart, Rouget respira fortement. Il avait cru entendre, au-dessus de sa tête, un bruit imperceptible.

Alors, fou d'angoisse, il prit un élan formidable et s'élança à tâtons jusqu'à la fenêtre où il demeura accroché.

Aussitôt, il étouffa un cri de joie.

Il aperçut, en effet, distinctement, une masse noire qui s'agitait en face de lui, et distingua nettement le petit bruit d'une scie qui limait le barreau central.

L'ouvrage devait même être commencé depuis quelque temps, car on voyait distinctement la scie briller aux deux tiers de l'épaisseur du barreau.

Un instant après, un coup rapide et circulaire fut donné à la petite vitre que l'inconnu retint et attira de son côté.

Alors une main passa et tendit un objet.

Rouget saisit cet objet de sa main droite, c'était une seconde scie.

En même temps, une voix dit :

— Rouget !

L'infortuné, reconnaissant son ami, Eugène Carrou, le fameux braconnier du Maine, ne put retenir une exclamation :

— Le Potard !

Mais celui-ci mit aussitôt un doigt sur sa bouche et regarda tout autour de lui :

— Silence ! silence !

Rouget ne dit plus mot, mais se cramponnant de la main gauche, il commença aussitôt à scier par en haut le barreau du milieu que le Potard avait déjà entamé de ce côté comme de l'autre.

Les deux amis, silencieux, travaillaient avec ardeur.

Rouget, qui n'était pas aussi commodément placé que le Potard, lequel se tenait sur une chelle de corde à nœuds épais, suait à grosses gouttes et craignait à tout instant de tomber, épuisé de fatigue.

Mais l'espoir décuplait ses forces.

Eugène Carrou avait d'autres craintes, car de temps à autre, il descendait et allait en courant examiner les alentours et surveiller les corridors.

Enfin, à une heure moins le quart, Eugène retira sa scie et saisit le barreau à deux mains.

Puis, sa voix, faible comme un souffle, murmura :

— Attends un peu... nous allons briser le barreau !

Mais ses forces étaient trop faibles, le barreau résista.

Alors, Rouget le saisit des deux mains, s'arc-boutant au mur avec les pieds, et donna un si prodigieux ébranlement que le fer se brisa et que Rouget tomba à la renverse dans sa cellule.

Mais il se relouva aussitôt et regagna son poste, avec l'agilité d'un cerf.

Le Potard riait d'un rire sourd et étrange.

— Peux-tu passer ? demanda-t-il.

Rouget s'élança tandis que son ami descendait quelques nœuds pour lui faire place.

L'espace était extrêmement étroit, entre le second et le troisième barreau Rouget passa facilement la tête, et même les épaules, en se plaçant de travers. Le corps aussi, extrêmement souple, suivit les jambes, et Rouget, la tête en bas, saisit à pleine main la corde.

Mais les hanches, très développées, firent résistance.

— Allons, allons, disait Carrou... vite ! vite !

Hélas ! Rouget était trop gros. Il avait beau faire efforts sur efforts, il ne parvenait pas à sortir de l'étroite lucarne.

À la fin, il revint un peu en arrière et s'élança de côté, au risque de tomber et de se briser la tête sur le sol qui était un peu plus bas que celui de l'intérieur des cellules.

Mais, à tout prix, Rouget voulait sortir, et la mort ne l'effrayait pas.

Le stratagème réussit. Tout à coup, le corps entier de Rouget s'échappa des barreaux, et le forçat numéro 36, saisissant dans sa chute la corde à nœuds, tomba sur le dos, près de son ami.

Le plus difficile semblait être fait.

Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en s'étreignant à se briser la poitrine, mais sans pousser un cri.

— En route, par ici, murmura le Potard !

— Non, dit Rouget.

— Comment, non ?

— Non, nous n'avons que moitié fait.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a quelqu'un à sauver, ici près, à l'autre lucarne.

Le Potard poussa un cri qu'il ne put retenu à temps :

— Y songes-tu, Louis ! Es-tu devenu fou ! Nous n'avons pas une seconde à perdre pour fuir...

— Peut-être, mais j'ai juré de sauver Jean Beaugard et je le sauverai !

— Je ne connais pas ce Jean Beaugard, et c'est toi seul que je suis venu sauver, Rouget, au péril de ma liberté et peut-être de ma vie !...

— Oui, je te remercie, je le sais... mais c'est mon idée, une idée fixe, je sauverai Jean Beaugard et nous fuirons ensemble.

Le Potard ferma les poings avec colère et s'arracha les cheveux. Il commençait sérieusement à craindre que son vieil ami n'eût perdu la raison au milieu de ses épreuves et pendant sa maladie.

Saisissant Rouget par les épaules et le secouant avec rudesse :

— Tu ne comprends donc pas, Rouget, dit-il, que la maison est pleine de gardes, qu'il y a des rondes de nuit, que nous avons encore un grand mur à franchir, et que si on nous aperçoit nous sommes perdus tous les deux ?

— Si, reprit le forçat avec une fermeté calme, je le comprends, mais que veux-tu, la vie n'est rien. J'ai mérité d'être ici, moi, et d'y mourir, ou de mourir à Cayenne, mais lui, il est innocent, il n'a rien fait, on l'a condamné par erreur, et s'il ne fuit pas cette nuit avec nous, il partira demain et ne reviendra jamais !

— Eh bien, ce ne sera pas de notre faute...

— Sans doute, ce ne sera pas de notre faute, mais il est innocent, te dis-je, il mourra, et nous pouvons le sauver, peut-être ! je lui ai promis, d'ailleurs, de le tirer de là !

— Comment, tu lui as promis... toi !

— Oui, moi... parce que je comptais toujours sur toi. Et j'aime mieux rester ici et remonter dans mon cachot que de tuer sans avoir au moins tenté de délivrer cet homme.

Le Potard prit sa tête à deux mains. Il était extrêmement préoccupé, mais encore plus touché de la force d'âme et de la générosité de son ami.

Il prit enfin une résolution subite :

— Allons donc, dit-il, puisqu'il le faut absolument, et puisque je ne puis te sauver sans sauver en même temps ce Jean Beaugard, mettons-nous à la besogne !

Un instant après, le Potard et Rouget, se faisant la courte échelle comme autrefois en forêt, attachaient la corde à nœuds aux barreaux de la cellule numéro 37 et commençaient avec une ardeur incroyable à scier le barreau du centre comme ils avaient fait précédemment.

— Jean est grand et mince, murmurait Rouget tout en travaillant, il passera bien plus facilement que moi.

Tout à coup, Eugène frappa un grand coup sur l'épaule de Louis :

— Suis-moi, murmura-t-il, et cachons-nous ! Voici la ronde.

En effet, on entendait au loin des portes se refermer.

Rouget suivit son ami et se blottit avec lui dans un angle obscur.

Malheureusement, dans leur terreur et leur précipitation ils avaient oublié leur corde.

Le Potard s'en aperçut trop tard, et se penchant à l'oreille de Rouget au moment où les deux gardes entraient dans la cour :

— S'ils trouvent la corde, murmura-t-il, nous sommes perdus !

— Ils ne la verront pas, répondit Louis.

Cogne-Dur et Voit-Goutte arrivaient tranquillement au milieu de la cour, le gourdin sur l'épaule, causant à voix basse :

— C'est là qu'il chantait ce soir, ce gradin d'oiseau, disait l'un en désignant les arbres dénués de feuilles.

— Un hibou, c'est rare en ville et au bain.

— Tellement rare, que j'ai bien cru que c'étaient les deux farceurs du 36 et du 37 qui chantaient ainsi, comme pour un signal.

— Drôle de signal, tout de même.

— Ah ! j'en ai bien vu d'autres ! Tu es plus jeune que moi dans le métier. J'ai vu des forçats s'évader comme ça, dans les airs, sans qu'on ait jamais su par où ils avaient passé.

— Ils n'avaient pourtant pas passé à travers la muraille.

— Par où donc alors ! la fenêtre avait encore ses barreaux et la porte était fermée ! Comprends-tu ça ?

— Non, et toi ?

— Moi non plus, je ne comprends pas.

— N'empêche pas que quand ces choses-là arrivent, c'est bien désagréable pour nous autres.

— C'est vrai, mais ceux qui s'échappent sont toujours repris et ils paient cher leur équipée.

— La chaîne, le boulet...

— Oui, la chaîne, le boulet, et la bastonnade. Et c'est moi qui m'en charge, tu sais ! sans compter le reste.

Les deux gardes en devisant ainsi, arrivaient au fond de la cour.

Là, ils ouvrirent une porte, et on entendit encore Voit-Goutte murmurer :

— Heureusement que ce soir toute évasion est impossible, et que dans quatre ou cinq heures nous serons délivrés de nos prisonniers.

— C'est vrai.

La porte se referma sur eux.

Aussitôt le Potard qui paraissait être très au courant des habitudes du bagne, s'élança de nouveau vers la fenêtre du No. 37.

— A l'œuvre, murmura-t-il, à l'œuvre. Il ne faut pas manquer *Cartahut*.

Cartahut ! Rouget retint ce nom sans y rien comprendre, mais il n'y avait pas une seconde à perdre et il suivit son ami.

L'opération recommença. A une heure et demie, environ, grâce à leurs efforts réunis, le barreau et la vitre furent enlevés.

Alors Rouget se pencha dans l'ombre.

— Jean Beaugard ! murmura-t-il.

— C'est moi, répondit une voix émue.

— Arrivez vite. Je suis votre ami, Rouget, et je viens vous sauver. Voulez-vous partir ?

— Partir où ?

— Pour la liberté, pour l'espérance, pour la vie !

Jean tressaillit de la tête aux pieds, mais il doutait encore. Il croyait être la proie d'un songe.

— Par où voulez-vous que je parte, demanda-t-il !

— Par cette fenêtre. Sautez, je vous aiderai.

— Je ne pourrai jamais, c'est trop haut.

— Essayez.

Jean Beaugard fit quelques essais qui demeurèrent infructueux, bien que Rouget d'en haut lui tendit la main.

Il fallut user d'artifice. Le Potard descendit dans la cour, et Rouget, se tenant au dehors par les mains, fit couler la corde à nœuds dans la cellule.

Une seconde après, Beaugard arrivait à la fenêtre. Là, la corde fut rejetée de l'autre côté, Rouget descendit à son tour, et enfin Jean lui-même, plus mince en effet que l'ancien braconnier, se glissa entre les barreaux et saisissant les nœuds, arriva jusqu'au sol extérieur.

Il serra aussitôt à la briser la main de Rouget, mais il recula effrayé en apercevant un troisième personnage :

— Rassurez-vous dit Rouget, c'est un ami, notre sauveur.

— Merci, Monsieur, murmura Jean.

— Oh ! dit en riant Eugène Carrou, ne m'appellez pas Monsieur, je suis le Potard, un vieil ami de Rouget, qui tient sa parole. Mais venez vite, tous deux derrière moi, et sans faire le moindre bruit. A la première alerte, nous nous cacherons derrière les murs.

— Mais la corde ?

— Laissez la corde. Il n'y a plus de rondes. Suivez-moi seulement, et marchons comme des ombres.

Le Potard remonta aussitôt vers une porte qui se trouvait au nord, vers l'intérieur du bagne. Les deux forçats le suivirent, profondément émus et tremblants.

Carrou marchait avec assurance, comme un homme habitué à courir de jour et de nuit les corridors et les cours.

Rouget n'en revenait pas de surprise :

— Il a donc été autrefois au bagne, se demandait-il.

Quant à Jean Beaugard, il remerciait Dieu, ne s'expliquait pas ce qui se passait, et suivait Eugène Carrou comme les Hébreux suivaient la nuée lumineuse.

Les trois hommes traversèrent un long corridor, où le Potard eut le soin d'éteindre une petite lumière qui jeta t quelques lueurs aux alentours, puis ils pénétrèrent dans un étroit couloir voûté.

Après quelques minutes encore de marche, une vague odeur d'aliment et de casseroles saisit leurs narines. Le couloir s'élargit tout à coup et un vaste appartement se présenta.

Le Potard éteignit encore une lanterne.

— C'est la cuisine du bagne, dit-il. Appuyez-vous de la main aux murs, et tenez ma veste.

Rouget toucha la muraille de la main droite et saisit de la gauche le vêtement de son ami.

Jean Beaugard suivit son exemple, et la marche recommença à travers de nouveaux couloirs plongés dans la plus complète obscurité.

De temps à autre, un bruit sourd les faisait frémir.

C'étaient des gardes-chiourmes qui dormaient dans leurs chambres.

Tout à coup le Potard s'arrêta. Rouget et Beaugard s'arrêtèrent également derrière lui.

Ils étaient devant une porte énorme qui fermait l'entrée du bagne de ce côté.

Eugène Carrou fouilla ses poches et en tira une grosse clef. Puis, de sa main gauche, il tâta la serrure en cherchant le trou dans lequel il devait introduire la clef.

Quelques secondes furent perdues dans cette opération, mais, à la fin, le Potard réussit à ouvrir la porte et à tirer les verrous sans faire le moindre bruit.

Un air vif pénétra jusqu'aux trois hommes qui s'élançèrent dehors, mais Eugène referma soigneusement la porte derrière lui.

— Cela va bien, murmura-t-il.

Les ténèbres n'étaient plus aussi profondes. Rouget aperçut vaguement une vieille cour abandonnée et couverte d'un pauvre gazon, et au delà une muraille gigantesque.

A cette vue, une nouvelle crainte le saisit.

— Comment franchirons-nous ce mur, murmura-t-il ?

Le Potard fit entendre de nouveau son rire étouffé, et sans répondre, il alla droit à un angle masqué par un arbre.

Parvenu à quelques mètres, il prit les devants en courant, et quand ses deux compagnons arrivèrent à leur tour, ils l'aperçurent qui grimpait comme un chat le long de la muraille en s'aidant d'une longue corde lisse.

Rouget et Beaugard demeurèrent stupéfaits.

Le Potard avait tout prévu.

Lorsque Eugène fut parvenu au haut du mur, il l'enjamba, et s'assit paisiblement sur la faite ; puis, se penchant :

— A vous, murmura-t-il, et vite !

Rouget n'avait pas attendu son commandement pour agir, et il était déjà au milieu de la corde. On eut dit un chat grimpant dans un arbre.

Quand il fut rendu, il s'assit à son tour près du Potard, et Beaugard commença l'ascension qui fut un peu plus longue que les précédentes.

Au moment où les trois amis se rencontrèrent au faite de la muraille, trois heures sonnaient au bagne.

— Plus qu'une heure, dit le Potard ! Partons vite !

Aussitôt, on tira la corde qui fut rejetée de l'autre côté, et quelques secondes après les trois hommes touchaient terre hors de la prison.

Sans perdre un instant et sans prononcer une parole, Eugène Carrou prit sa course le long de la muraille, vers le Nord-Ouest, Rouget et Beaugard le suivirent, et c'était un étrange spectacle que celui de ces trois hommes s'enfuyant aussi vite que le permettaient la vitesse et la légèreté de leurs jambes.

Le Potard traversa une rue étroite, un faubourg, une sorte d'avenue qui allait en montant et se jeta enfin dans un chemin creux bordé des deux côtés par une petite haie.

Le chemin tournait vers la gauche et les trois fugitifs en parcoururent toutes les sinuosités.

Tout à coup, le Potard entra dans un champ, s'arrêta court, examina un instant les environs, puis se jeta tête baissée dans un fourré un peu plus épais que les autres.

— Que fais-tu ? demanda Rouget en le voyant disparaître.

— Silence, silence, suivez-moi, reprit le Potard.

Rouget et Beaugard entrèrent à leur tour dans le buisson, non sans peine. Les épines leur entraient dans le visage et dans les jambes.

Le Potard leur tendit un paquet :

— Vite, habillez-vous, dit-il.

Les deux hommes, admirant la présence d'esprit de leur

sauveur, enlevèrent en toute hâte les vêtements qu'on leur avait donnés au bain. Il y avait heureusement un vêtement de rechange que Carrou avait réservé pour lui-même. En quelques minutes, les deux forçats eurent échangé leur odieuse livrée pour des vestes et des pantalons de toile, et deux chapeaux de cuir, un peu trop flottants et trop larges, mais qui les déguisait parfaitement.

Quant au Potard, il se borna à enlever son tablier et sa veste, et resta avec ses vêtements de dessous, tels qu'il les portait dans les forêts du Maine.

Pas un mot ne fut échangé. La terreur les dominait trop encore pour qu'ils pussent échanger leurs impressions.

—Au large, maintenant, s'écria le Potard !

Et aussitôt, sortant de la haie, les trois compagnons s'élançèrent à travers les champs.

Le Potard connaissait admirablement la route et avait préparé à l'avance le chemin qu'il devait suivre.

La course dura encore une demi-heure, environ, en remontant vers le nord de façon à laisser au sud les dernières maisons des faubourgs.

Déjà, une vague leur permettait de distinguer les objets.

On ne suivait plus aucune route, ni aucun chemin, on allait au travers des champs et parfois des landes, en franchissant des barrières et des échaliers.

Jean Beaugard commençait à sentir la fatigue, mais Rouget, retrouvant sa vigueur et ses forces d'autrefois, courait comme un cerf auprès de son ami et sautait par dessus les haies ; il aurait couru ainsi jusqu'en Anjou !

Tout à coup, la marche devint difficile. On enfonçait.

Rouget étonné releva la tête :

—Qu'est-ce que cela veut dire, demanda-t-il ! On ne peut plus marcher. Où sommes-nous donc ?

—C'est le sable, murmura le Potard. Nous arrivons. Encore un effort.

Les trois hommes coururent encore dans la nuit en se retournant de temps à autre.

Personne ne les voyait, personne ne les poursuivait.

Le Potard s'élança sur une colline et examina les alentours. Il ne s'était pas trompé dans ses calculs, et Jean l'entendit murmurer :

—C'est bien !

Alors un bruit singulier vint jusqu'à leurs oreilles, un bruit monotone et doux, comme celui du vent dans les arbres.

—Qui fait ce bruit, demanda Rouget ?

—C'est la mer !

—La mer !

—Oui, la mer que vous voyez devant vous.

Rouget et Beaugard scrutèrent l'horizon du regard. Ils n'aperçurent rien. La mer se perdait absolument dans les ténèbres.

Toutefois, à cent mètres d'eux, quelques lueurs étincelaient de temps à autre, en jaillissant comme des étincelles.

C'étaient les vagues qui se brisaient sur le sable de la grève.

Mais ni Rouget ni Beaugard n'avaient jamais vu la mer.

Le Potard reprit enfin sa course et arriva jusqu'à la plage. Le sol humide redevenait plus ferme, et les trois amis s'élançèrent vers une masse sombre qui se dressait devant eux.

Arrive là, le Potard s'arrêta.

—Maintenant, dit-il, il faut grimper le long de ce rocher.

Aussitôt Eugène donna l'exemple et, saisissant quelques touffes d'herbes, gravit la roche avec agilité. Rouget et Beaugard le suivirent avec plus de peine, car ils sentaient à tout instant de grosses pierres rouler sous leurs pieds, et les touffes d'herbes s'arrachaient parfois et les laissaient retomber de quelques mètres.

Pourtant après quelques instants d'efforts, le Potard et ses amis se trouvèrent réunis au sommet d'une falaise qui dominait la mer et n'était rattachée au rivage que par un étroit espace, tellement étroit qu'un homme n'eût pu le franchir.

Eugène avait admirablement choisi sa retraite provisoire. Il était à l'abri de toute surprise.

À l'ouest, au sud et au nord, la mer battait la roche et bien qu'elle fut très calme, ses vagues jaillissaient pourtant à quelques mètres au-dessus du niveau des eaux.

Le Potard prit ses deux amis par la main et prudemment les fit avancer pas à pas vers la pointe extrême du rocher, au-dessus même de l'Océan.

Tout autre que lui out glissé sur cette pente si raide et eut été précipité dans les flots.

Mais Eugène avait le pied sûr et ses deux compagnons étaient légers et agiles comme lui.

Néanmoins, la main de Jean tremblait.

—N'ayez pas peur, dit le Potard, je vous tiens.

Un instant après, Eugène tourna court et inclinant la tête, se glissa entre deux grosses pierres dans une excavation d'où s'envolèrent, en poussant de grands cris, quantité de mouettes et autres oiseaux de mer.

Alors, seulement, Eugène se releva, lâcha les mains de ses compagnons, et reprenant sa voix naturelle.

—Maintenant, dit-il, nous sommes chez nous !

—Comment ?

—Oui, nous sommes chez nous, ou si vous aimez mieux, chez moi. Cette retraite a été préparée il y a déjà longtemps. Nous pourrions y passer de longs jours, sans être vus... mais à la fin nous serions pris et il vaut mieux partir. Je vous expliquerai tout cela. Pour ce moment, en attendant l'ami Cartahut, mangeons et buvons en paix.

Aussitôt, le Potard alluma une lanterne qui se trouvait dans le coin de la grotte, et un merveilleux spectacle se présenta aux regards des fugitifs.

Devant eux, à l'infini, la mer avec ses eaux en mouvement, la mer calme, paisible, douce comme une mère qui bercerait un enfant pour l'endormir !

Au nord, une belle et vaste plage, avec quelques rochers çà et là, dans les flots, et une chaloupe à deux mâts qui se balançait à une centaine de mètres, attachée à son ancre.

Sur la grève, un petit canot, qui, vu de si haut, apparaissait comme une coquille de noix et qui était retenu par un câble à un rocher sur la plage.

Au sud, la falaise qui cachait la ville et les faubourgs.

Au ciel, de gros nuages qui s'enfuyaient déjà, chassés par la brise du matin, pour faire place à l'aube.

Partout le silence, un mystérieux silence, qui jetait dans l'âme l'espérance et la paix.

Alors Jean Beaugard, profondément ému, tomba à genoux, et mettant sa tête dans ses deux mains, pleura et pria comme un enfant.

Rouget, de son côté, s'était jeté dans les bras de son ami :

—Mon cher Eugène, disait-il, tu nous as sauvés, tu nous as arrachés à la mort. Oh ! merci pour ton dévouement !

—Oui, merci, dit à son tour Jean Beaugard en se redressant vous êtes mon mystérieux sauveur ; Françoise et moi, nous prions tous les jours pour vous !

Le Potard, heureux et fier de son œuvre, n'avait pas cependant perdu toute inquiétude.

—Attendez donc, dit-il, attendez pour me remercier que nous soyons partis et hors de danger. On va nous poursuivre dans quelques heures, et le télégraphe va jouer dans toutes les directions. Mais ils seront bien fins s'ils nous trouvent où nous serons !

Puis il déboucha une bonne bouteille de vin. Le brave garçon avait pensé à tout.

—Vous avez besoin de forces, mes amis 36 et 37, dit-il ; les haricots et l'eau du bain ne sont pas pour reconforter un homme ! Buvons un coup à la santé des gardes-chiourmes.

Rouget prit la bouteille et retrouvant son ancienne gaieté :

—Je bois à l'ami Cogne-Dur, s'écria-t-il.

—Et moi à ce pauvre Voit-Goutte, qui m'a laissé la lettre de Françoise !

—Qui ça, Françoise, demanda Eugène ?

—Sa fiancée, reprit Rouget, sa fiancée qui l'attend, parce qu'elle sait qu'il est innocent.

—Eh bien ! il l'épousera un pou plus tard, parbleu ! Il ne faut jamais désespérer de rien. Il était bien plus difficile de sortir du baigne pour venir ici tous les trois, qu'il ne le sera de marier ces jeunes gens-là dans quelque temps !...

—Que Dieu vous entende ! murmura Jean.

—Allons, allons, du courage, que diable ! Nous sommes en bon chemin. A présent, mettons-nous à table sur cette pierre, il y a ici du pain et de la viande froide

Rouget était stupéfait :

—Mais comment, s'écria-t-il, as-tu pu te procurer tout cela ? Comment es-tu entré au baigne ? Comment nous as-tu sauvés, comment enfin...

—Oui, oui, répondit en riant Eugène Carrou, je vais vous raconter tout cela en mangeant, car je ne crois pas que Cartahut arrive avant une demi-heure.

—Cartahut ! Je ne connais pas monsieur Cartahut, dit Rouget.

—Tu le connaîtras bientôt, c'est un fameux loup de mer, je t'en réponds !

Les trois hommes s'assirent tranquillement sur la roche, et Eugène Carrou commença son récit que nous abrègerons rapidement :

—Donc, dit-il en s'adressant à Louis Rouget, je m'étais juré à moi-même de te délivrer de la prison, et dame, quand je me suis juré quelque chose, je me tiens parole ! C'est la moindre des choses, n'est-ce pas, qu'on se tienne parole à soi-même ? Après ta condamnation, j'avais couru après ta voiture et je t'avais dit : " A bientôt, Rouget ! " Tu m'avais entendu, car tu m'as regardé un instant. Je pensais à t'enlever de la prison d'Angers, malheureusement mon pauvre vieux père est tombé malade et il est mort un mois après...

—Ah ! dit tristement Rouget, il est mort, le père Carrou !

—Oui, en même temps que le père Pouplard, de Daumeray. Que Dieu ait leur âme. Il n'y aura bientôt plus de bons fusils, là-bas. La braconnerie s'en va. Bientôt on n'en parlera plus !... Quand mon père fut mort, n'ayant plus personne à aimer ici-bas, je pensai à toi et je sus que tu étais malade, toi aussi. Alors je vendis tout ce que nous possédions et je réalisai une petite somme qui va nous servir aujourd'hui pour le voyage...

—Quel voyage ?

—Tu verras cela tout à l'heure. Quand tu fus guéri, je vins à Angers et j'appris que tu devais être amené au baigne de Rochefort et que tu partirais par la *Charente*, avec les autres... Aussitôt, je ne fais ni une ni deux, je pars, je vais à Rochefort, je prends du service dans le baigne comme aide-cuisinier, un métier agréable, et je prépare tout pour le départ. Tu arrives, je te vois de loin, je remarque ta cellule, je ne dis rien, mais j'examine tout, je prends des clefs, je prépare des cordes, et, quand on est pas bête...

—Oh ! tu n'as jamais été bête, Eugène.

—On me l'a dit quelquefois.

—Te rappelles-tu l'étang d'Indret ?

—Parbleu !

—Comme tu jouais des tours au vieux Michel ?

—Sans doute, sans doute, mais tout cela est loin. Revenons à notre affaire. La veille du jour fixé pour le départ, comme la plupart des gardes était occupés sur la *Charente* et qu'il n'y avait presque plus au baigne que Cogne-Dur et Voit-Goutte, je fais le cri, comme autrefois, et tu m'as entendu, tu m'as compris !

—Certes oui, je t'ai compris et quand j'ai entendu le chant du hibou, que j'avais entendu tant de fois en Anjou, j'ai bien pensé que l'heure de la délivrance était arrivée !

—Eh bien, voilà tout, c'est très simple, comme tu vois, je n'ai rien fait d'extraordinaire. N'aurais-tu pas agi de même à ma place ?

—Oui, dit tranquillement Rouget en serrant la main de son ami.

Jean Beuregard ne revenait pas de sa surprise. Ces deux hommes lui paraissaient des êtres à part, et il se demandait,

en les entendant parler, s'il n'était pas encore le jouet d'un rêve.

—Et vous, dit le Potard, racontez moi donc votre histoire. Nous avons encore le temps.

Rouget raconta le premier toutes les émotions qu'il avait éprouvées depuis sa condamnation, son voyage avec le vieux Michel, Jaberg et Moreau et son internement dans la cellule numéro 36. Quant à Jean Beuregard, il refit pour Eugène le récit qu'il avait déjà fait à Rouget dans la cour du préau.

Le Potard fut aussi convaincu que Louis de l'innocence de Beuregard et ce fut avec un véritable élan de cœur qu'il lui serra la main :

—Pauvre homme, lui dit-il, vous avez dû bien souffrir ! Je suis heureux maintenant que Rouget n'ait pas voulu partir sans vous, car c'est lui qui m'a décidé à scier vos barreaux et à vous emmener avec nous ! Vous serez notre ami, nous fuirons ensemble et nous irons à la grâce de Dieu chercher la liberté. Quant à ce M. Tuloup qui devrait être à votre place... (le Potard ferma les poings avec fureur), si je le trouve, et je le trouverai tôt ou tard, c'est moi qui remplacerai la justice et je lui tordrai le cou tout simplement !

Rouget et Beuregard sourirent de l'énergie de leur ami.

Tout à coup, celui-ci se dressa.

Au loin, on entendait un chant naïf et mélancolique.

—Voilà Cartahut, s'écria le Potard !

La voix arrivait distinctement aux oreilles des trois compagnons :

Il était un petit navire,
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué !

Il est gai, Cartahut, observa Jean.

—Certainement. Tous les bons marins sont ainsi. L'écorce est parfois un peu rude, mais le cœur est toujours bon.

—Comme celui des braconniers d'Anjou et du Maine.

—Sans doute : avec cette différence toutefois que les braconniers ne chantent guère quand ils craignent les gardes et les gendarmes.

—Moi, je chantais toujours.

—Oh ! toi, c'est différent. Tu ne craignais personne, sans la Milcent...

—Ne prononce jamais ce nom-là devant moi, dit Rouget, avec une fureur sombre.

La voix se rapprochait :

Au bout de cinq ou six semaines
Les vivres vin-vin vinrent à manquer.

—Le voilà qui approche, dit Eugène. Restons ici pour savoir s'il vient seul ou s'il est accompagné.

—Il sait donc tout ?

—Il ne sait rien, au contraire, et il ne faut pas qu'il apprenne qui nous sommes.

—Mais comment as-tu pu ?...

—Silence, le voici.

Le chant retentit tout près des dunes :

On tira z'a la courte paille
Pour savoir qui, qui, qui serait mangé !

Tout à coup, dans les premières lueurs du matin, une ombre qui parut gigantesque se dressa au-dessus de la grève.

C'était un homme qui tenait sur son épaule un gros rouleau de corde, et de la main droite deux avirons.

Subitement, cet homme cessa de chanter et d'une voix retentissante :

—M. Potard ! cria-t-il.

—Il t'appelle, dit Rouget, réponds donc.

—Non ! attendons encore, il faut être prudent.

L'inconnu fit quelques pas vers la plage et parvint auprès du canot dans lequel il entra lestement.

Puis, il considéra attentivement la grève et les rochers.

—Mon individu n'est pas encore arrivé, murmura-t-il d'une voix qui parvint distinctement aux oreilles des fugitifs. Ils sont toujours en retard, ces marins d'eau douce !

Il jeta bas ses cordages et ses avirons, et, se courbant, commença à ôter l'eau de sa barque d'un mouvement méthodique et lent.

Quelques minutes s'écoulèrent, après lesquelles Cartahut, se releva et appela de nouveau :

—M. Potard !

Eugène ne répondit rien encore, mais prenant la main de ses amis et leur parlant à l'oreille :

—Maintenant, dit-il, il est temps de partir et de rejoindre Cartahut, mais il faut faire un détour pour écarter tout soupçon. Venez vite derrière moi, et ne prononcez pas une parole.

Aussitôt, le Potard gravit de nouveau la falaise, et descendit de l'autre côté. Les deux compagnons le suivirent non sans difficulté. Puis Eugène tourna les Junes, passa de l'autre côté de la plage, et revint ensuite directement vers la mer.

Le marin s'impatientait. On entendit encore son appel énergique :

—Monsieur Potard !... monsieur Potard !

Eugène s'élança vers la dune par laquelle était arrivé Cartahut et levant sa casquette :

—Bonjour, monsieur Cartahut, cria-t-il.

—Ah ! enfin ! vous voilà ! un peu plus, je parlais sans vous, monsieur Potard !

—On ! que non ! je savais bien vous trouver ici.

En un instant, Eugène et ses amis furent près de Cartahut. Celui-ci serra la main du Potard :

—Est-ce que ces deux messieurs viennent avec nous, demanda-t-il avec surprise ? Vous ne deviez être que deux.

—C'est vrai ; mais j'emmène tous mes employés avec moi : ce ne sera pas de trop là-bas ; il y a de l'ouvrage pour tout le monde à la maison.

Louis et Jean gardèrent le silence : ils avaient peur de leur propre voix.

Cartahut les examina d'un coup d'œil.

—Après tout, dit-il, ces Messieurs pourront nous être utiles à la manœuvre. Le *Saint-François* peut bien nous loger tous.

—C'est le nom de votre embarcation ?

—Oui ; mais partons vite, car voici l'heure de la marée et le vent va monter.

Le marin se rangea, détacha la corde, la roula proprement à l'avant, puis saisissant ses avirons :

—Messieurs, embarquons !

Eugène, Louis et Jean s'élançèrent dans le canot. Aussitôt Cartahut donna une poussée qui fit glisser la barque dans les vagues.

Cette manœuvre soudaine faillit précipiter Rouget dans l'eau.

—Diable, s'écria-t-il, voilà un plancher qui ne me va guère ! J'aimerais mieux être dans les bois !

Cartahut se retourna avec étonnement :

—Dans les bois, dit-il ! Que diable voulez-vous aller faire dans les bois ?

Eugène et Jean, effrayés de l'imprudencé de leur compagnon, s'empressèrent de rire aux éclats pour détourner l'attention du marin.

—Dans les bois, en effet, s'écria Eugène, le plancher est plus solide et plus sûr !...

Cartahut se mit tranquillement à l'arrière et commença à godiller et à diriger son embarcation avec une merveilleuse adresse :

—Je ne pense pas comme vous, dit-il ; dans les bois, les branches d'arbres peuvent tomber sur vos têtes et vous écraser ; ici, vous n'avez rien à craindre.

—Mais les tempêtes !

—Les tempêtes, Oh ! ce n'est pas si terrible qu'on veut bien le dire. J'en ai bien vu, moi, des tempêtes, et pourtant je suis encore de ce monde.

Quelques moments après, on aborda le *Saint-François* : Cartahut saisit un câble, attachà sa barque à l'arrière et grimpa dans la chaloupe. Ses trois compagnons l'imitèrent.

Le *Saint-François* était un solide bateau de pêche à deux

mâts, un grand au milieu et un plus petit à l'arrière. Les deux voiles étaient soigneusement repliées sur les vergues et retenues par les cordages.

A l'avant était une petite cabine dans laquelle le soigneux Cartahut enfermait ses provisions, son biscuit, ses outils, ses menus filets et quelques vêtements de rechange. Ce fut de ce côté que le marin se dirigea d'abord. Il ouvrit la porte, disparut un instant à l'intérieur, et revint quelques secondes après couvert d'un vêtement de caoutchouc.

A l'arrière étaient diversés marchandises que le *Saint-François* était chargé de conduire à Pornic, à Paimbœuf, à Noirmoutiers et notamment une caisse sur laquelle était disposé un carton portant ces mots :

Monsieur Potard, négociant.

Jean Beaugard lut cette adresse et parut surpris. Il n'avait pas entendu dire qu'Eugène Carrou ou plutôt le Potard, puisqu'on l'appelait ainsi, exerçât un négoce quelconque, et il lui vint à la pensée que ce pouvait être encore une ruse imaginée par l'aide-cuisinier du baigne de Rochefort pour échapper plus sûrement aux gardes-chiourmes et pour dépister les gendarmes.

Rouget, pendant ce temps, contemplait avec admiration la mer et la côte.

La ville de Rochefort se dessinait vers l'est aux lueurs rosées de l'aurore, les grèves se succédaient, léchées par les vagues, et les dunes de sable, un peu échauffées, laissaient échapper de légères fumées qui s'élevaient doucement et tout droit vers le ciel.

En face du bateau se dressait la haute falaise qui avait servi de refuge aux trois compagnons. On apercevait vaguement la grotte dans laquelle ils venaient de passer quelques heures.

Et enfin, à l'ouest, au nord et au sud, la mer, rien que la mer, dans toute sa beauté, dans toute sa majesté, sortant peu à peu des ombres de la nuit, et striée par l'aurore de toutes les plus belles couleurs de la nature, vert d'émeraude, rose clair, bleu d'azur, marron foncé, se fondant et se mélangeant de temps à autre en même temps que les vagues et se retournant ensuite avec une limpidité de cristal.

Le pauvre Rouget, qui n'avait jamais vu ces magnificences, restait debout dans le bateau, les mains croisées, les yeux fixes, la bouche légèrement entr'ouverte en murmurant :

—Oh ! que c'est beau !

Une seule chose le contrariait et l'humiliait, c'est que, n'étant pas habitué au roulis, il chancelait à tout instant et était obligé de se retenir au mât pour ne pas tomber. Mais il devait promptement acquérir plus de solidité.

Cartahut, cependant, ne perdait pas une seconde pour profiter de la marée et de la brise matinale qui se levait. Il lâcha les cordages, laissa tomber les voiles, les attacha solidement à babord et à tribord, mit tout en ordre dans le *Saint-François*, et se releva enfin pour examiner le ciel.

—Bon temps, bon vent, dit-il ! Nous filerons vite dans une heure.

Puis il vint à l'avant et appela Eugène.

—A l'aide, M. Potard !

Le Potard et Jean Beaugard s'élançèrent pour aider Cartahut dans sa manœuvre. Rouget, pensif, jugeant son concours inutile, puisqu'on ne le demandait pas, resta à sa place, en continuant à sonder les lointains de l'horizon et à écouter le bruit monotone des vagues se brisant sur les cailloux de la plage.

Cet homme des bois était un rêveur qui ne pouvait être insensible aux beautés de l'Océan.

Cartahut, le Potard et Beaugard levèrent l'ancre et l'amènèrent à leurs pieds.

Un instant après, quelques coups de barre adroitement donnés amenèrent le *Saint-François* hors de l'abri des falaises, et le vent commença à agiter les voiles qui se gonflèrent peu à peu et donnèrent l'impulsion à la barque.

—Bravo ! bravo ! s'écria le Potard enthousiasmé, nous marchons !

Cartahut sourit dans sa barbe rousse :

—Attendez encore une seconde, dit-il, et vous verrez que nous filerons comme un vapeur.

La brise s'élevait, en effet, et le *Saint-François* prenait le large avec rapidité.

Les falaises disparaissaient les unes après les autres, le vent du sud poussait le bateau loin de Rochefort dont on n'apercevait déjà plus que les hauts monuments avec leurs flèches pointus ou rondes.

Cinq heures sonnèrent dans le lointain à toutes les horloges de la ville, et l'écho porta distinctement les cinq coups sur les flots.

Tout à coup, Cartahut se redressa et demeura immobile.

Trois coups de canon venaient de retentir.

Le bruit fut répercuté par tous les rochers.

Une petite fumée blanche s'éleva audessus du port.

Un des grands bras du Sémaphore s'agita et fit un signal que Cartahut connaissait sans doute, car sa figure s'éclaira d'un sourire équivoque.

Jean Beaugard, préoccupé, interrogea le marin :

—Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

—C'est le canon du bague. Un forçat s'est échappé.

Au même instant, trois autres coups retentirent.

—Diable, fit Cartahut, six coups de canon, deux forçats évadés ! Voilà de la besogne pour la gendarmerie !

Rouget et Beaugard échangèrent un coup d'œil. Leurs visages étaient livides. Une sueur froide couvrait leurs fronts.

Cartahut, visiblement étonné, demeurait debout.

Mais le Potard, à l'arrière, les yeux fixés sur le petit nuage de fumée blanche, souriait malicieusement :

—Trop tard, Messieurs, murmurait-il, trop tard !

V

LE GARDE-CÔTE

Un assez long silence suivit les observations de Cartahut. Les quatre hommes qui montaient le *Saint-François* réfléchissaient chacun de leur côté, mais d'une façon bien différente.

Rouget et Beaugard tremblaient d'être reconnus, repris et ramenés au bague ; le Potard, plus confiant que ses amis, se laissait aller à toutes les joies de la réussite, et Cartahut demeurait immobile, la main fixée sur le gouvernail et observant à la dérobée tantôt ses compagnons, tantôt les grèves qui défilaient sous ses regards.

Le vent s'était élevé, les voiles étaient gonflées, et l'avant de la chaloupe ouvrait vivement les vagues en laissant à l'arrière un long sillage.

À l'est, au dessus des dunes, le soleil se levait magnifiquement enveloppé dans son manteau de gaze dorée.

Tout à coup, le marin, répondant à sa pensée intérieure, murmura entre ses dents, assez haut pour être entendu :

—Pauvres diables !

Le Potard s'approcha de lui :

—De qui parlez-vous ? demanda-t-il.

—Eh parbleu ! je parle des deux forçats qui viennent de s'évader.

—Pourquoi les appelez-vous *pauvres diables*, puisqu'ils sont libres à l'heure actuelle ?

—Oh ! libres ! Ne les croyez pas sauvés ! Dans quelques heures, ce soir ou demain au plus tard, ils seront repris et ramenés à la chaîne.

Rouget s'efforça de sourire, pour dissimuler son inquiétude :

—Ce n'est pas sûr, dit-il ; s'ils ont bon œil et bon pied, ils sauront bien dépister les gardes-chiourmes et les gendarmes.

Cartahut fit entendre un franc rire qui retentit sur les flots :

—On n'aurait jamais ou presque jamais vu cela, s'écria-t-il. Beaucoup de forçats se sont évadés, mais ils ont toujours été retrouvés.

—Pourquoi ?

—Parcequ'ils ont à lutter, non seulement contre les gardes,

les gendarmes, les soldats, mais surtout contre les paysans qui les traquent et les chassent comme des chiens enragés. Sitôt que le canon d'alarme signale l'évasion d'un forçat, toute la population est sur pied. Je parierais qu'à l'heure actuelle, les deux malheureux sont déjà repris.

—Eh bien, n'oi, je ne le crois pas, affirma le Potard.

Cartahut, étonné, leva de nouveau les yeux sur Eugène :

—Tiens ! vous les connaissez donc ?

—Non ! je ne les connais pas ; comment voudriez-vous que je les connusse ? Mais je crois qu'ils ne sont pas encore pris, parce qu'il y a trop peu de temps écoulé depuis les coups de canon.

Cartahut contempla de nouveau les grèves, en suivant sa pensée :

—Ah ! j'en ai bien vu dans ma vie, dit-il, de ces malheureux évadés, qui couraient dans les dunes, la nuit, ou dans les rochers, pour chercher un abri. Quelques-uns même se jetaient dans des navires, dans des barques de pêcheurs ; mais toujours arrivait la police avec de bons chiens, ou les douaniers avec leurs bateaux ou leurs côtiers, et les forçats étaient ramenés au gîte, où ils subissaient d'effroyables peines.

Rouget et Beaugard frémirent de la tête aux pieds.

—De quelles peines voulez-vous parler ? demanda le Potard.

—Je veux parler de la bastonnade, du boulet, de la double chaîne, du cachot, et de trois ou cinq ans d'augmentation de peine... Et pourtant, rien n'arrête ces malheureux qui courent après quelques instants de liberté, et j'en ai connu qui se sont évadés jusqu'à deux et trois fois !

—Deux et trois fois !

—Oui, j'ai connu Lelièvre !

Cartahut regarda le Potard, comme pour lui dire : " Vous avez bien entendu parler du célèbre Lelièvre ! " Mais le Potard resta silencieux.

Alors le marin, qui brûlait de raconter une histoire d'évasion, commença le récit suivant :

—J'avais sept ou huit ans et je jouais dans notre canot, celui qui a précédé le mien. J'étais seul. Il était huit heures du soir, environ, et la nuit venait vite, car on était au 15 septembre ; c'est une date dont je me rappellerai toute ma vie.

Tout à coup, un homme à moitié nu, la poitrine et les mains couvertes de sang, se précipite dans le canot et me renverse. Je n'apercevant, il se met à jurer et à maudire le sort qui le poursuit. Puis, une idée infernale lui traverse l'esprit. Il saisit un aviron et le brandit au-dessus de ma tête comme pour m'écraser. Il aurait pu me tuer dix fois s'il l'avait voulu, car il était d'une taille gigantesque et paraissait extrêmement fort.

Mais l'homme laisse tomber l'aviron et se met à pleurer, en saisissant sa tête dans ses deux mains.

—Non, dit-il, je ne tuerai pas cet enfant qui a l'âge du mien ! j'aime mieux me livrer !

—Moi, qui m'étais cru mort un moment, je relève la tête et je lui dis :

—Vous êtes un forçat évadé ?

—Oui.

—C'est à cause de vous que le canon a retenti tout à l'heure ?

—Oui.

—Eh bien, cachez-vous. On va venir pour vous prendre...

—Je le sais bien, mais où me cacher ; je suis cerné de tous les côtés et les chiens sont à mes trousses. Ils ont déjà dévoré un morceau de ma chair, et je n'ai pu leur échapper qu'à grand-peine.

Alors, saisi de pitié, je regardai le rocher qui est près de la plage d'où nous sommes partis. Au sommet de la falaise, du côté de la mer, je connaissais une grotte étroite, parfaitement dissimulée...

—Une grotte profonde et basse, murmura le Potard.

Le marin s'interrompit :

—Ah ! ça, Monsieur Potard, vous connaissez donc bien nos cachettes !

—Oh ! cette cachette-là n'est pas difficile à trouver, je l'ai vue en me promenant sur les rochers.

Cartahut fixa encore une fois, en souriant à demi, ses yeux bleus et fins sur Eugène, puis il reprit d'un ton calme :

—Je fis un signe au forçat, que celui-ci comprit parfaitement, car une minute après, le malheureux était blotti dans la caverne qu'il avait gagnée du côté de la mer en sacrochant aux rochers.

Au même moment arrivaient en courant trois ou quatre gendarmes. Il y a bien longtemps de cela, et pourtant il me semble les voir encore, courant les uns derrière les autres, le brigadier à leur tête, suivant attentivement la piste du sang.

Ils arrivèrent jusqu'à mon canot :

—Petit, dirent-ils, tu as vu le 120 ?

—J'ai vu le forçat.

—Oui, c'est un forçat évadé ; nous le cherchons : où est-il ?

—Je ne sais pas.

—Comment, s'écrièrent-ils tous à la fois, tu ne le sais pas ! Il y a du sang jusque dans ton canot ! Lelièvre était ici il y a quelques instants.

A ce nom de Lelièvre, j'avoue que je frémis de honte. Ce misérable qui s'était déjà évadé deux fois, était un bandit redoutable. Il avait égorgé toute une famille, quatre ou cinq personnes, dans l'espoir d'en hériter pour enrichir son fils, et pendant une de ses évasions, avant d'être capturé, il avait tué un paysan, la nuit. C'était un fier coquin, n'est-ce pas, Monsieur Potard ?

—Oh oui, murmura celui-ci, devenu sombre.

—Eh bien, pourtant, je le sauvai, parce que les marins n'aiment pas à dénoncer les gens et que j'avais souvent entendu mon père maudire les traîtres et les espions. J'eus tort, peut-être... mais je ne le regrette pas.

—Vous avez bien raison, murmura Rouget, que cette triste histoire rendait de plus en plus triste.

Le marin continua :

—J'indiquai aux gendarmes une fausse direction qu'ils prirent aussitôt, et j'aperçus de loin le pauvre Lelièvre qui me faisait un signe de reconnaissance.

Mon père arriva presque aussitôt, mais je ne lui dis rien parce qu'il me sembla que le secret de Lelièvre devait être caché pour tous, excepté pour moi.

Deux jours après, comme j'étais revenu sur la plage, je vis accourir le forçat, pâle et défait :

—J'ai faim, dit-il, je n'ai pas mangé depuis cinquante heures ; donne-moi du pain, si tu veux que je vive.

—Comment, m'écriai-je, vous n'êtes pas parti ?

—Non ! Je ne le puis ; du haut de la falaise, je vois sans cesse des gendarmes et des paysans qui me cherchent et qui m'étrangleraient s'ils me trouvaient, parce qu'ils me craignent !...

Et, pendant trois jours encore, pris de pitié, c'est moi qui nourris Lelièvre.

Je déposais du pain à son intention dans le creux d'un rocher, et le soir il venait le prendre. Je me souviens qu'un matin il courut à moi et m'embrassa si fort qu'il faillit m'étrangler. Pauvre diable ! Il me semble que je sens encore son baiser sur mon front.

Jean Beaufregard, couché à l'arrière, ne put retenir un sanglot. Le récit de Cartahut lui déchirait le cœur.

—Mais que devint Lelièvre, demanda le Potard, que l'histoire intéressait vivement ?

—Le quatrième jour, reprit le marin, il se passa une horrible scène sur la falaise.

Un des gros chiens des gardes-chiourmes alla rôder sur les rochers, le soir, et aperçut le forçat. Aussitôt l'animal aboya avec force et se jeta sur le malheureux qu'il avait reconnu. Lelièvre épouvanté, se précipita sur le chien, et pour l'empêcher d'aboyer lui plongea sa main dans la gorge. Un instant après le chien était étouffé, mais le poignet du forçat était déchiré, broyé, et à moitié détaché du bras.

Lelièvre jeta dans la mer le cadavre du dogue, mais il fut pris d'une fièvre terrible, accompagnée d'atroces souffrances, et le lendemain matin il ne vint point prendre sur la plage le pain que je lui avais porté.

Le cadavre du chien fut rejeté vers midi sur la plage, retrouvé par les gardes et examiné avec soin. On comprit bien vite que Lelièvre seul avait pu étouffer le dogue, on fouilla tous les rochers avec le plus grand soin, et vers le soir, à cinq ou six heures, je vis passer devant la maison de mon père le pauvre Lelièvre tout sanglant, tremblant de fièvre, entouré de sept ou huit gardes qui le ramenaient au bain.

Le marin arrêta un instant son récit pour donner un nouveau coup de barre et gagner un peu plus la haute mer :

—Comme nous filons bien, murmura-t-il ; c'est plaisir de naviguer par un temps pareil !

Puis remarquant avec surprise le silence obstiné de ses compagnons :

—Vous ne dites pas un mot, reprit-il gaiement, mon histoire ne vous intéresse donc pas ?

—Oh si, au contraire, dit le Potard. Achevez-la vite, mon cher Cartahut, nous avons hâte de savoir la fin.

Cartahut reprit :

—La fin est plus triste encore que le commencement. Je voulais suivre cet homme auquel je m'intéressais. On le conduisit dans la cour du bain, où j'entraï avec une foule d'hommes qui, se croyant délivrés d'un grand péril, poussaient des cris de joie et de vengeance.

Arrivés là, l'adjudant fit un signe. On amena tous les forçats qu'on rangea sur de longues lignes. Je les vois encore avec leurs bonnets rouges ou verts, et leurs longues chaînes qui faisaient un bruit sinistre. C'était atroce, en ce temps-là !

—Ca l'est encore, reprit Rouget.

—Comment le savez-vous, observa Cartahut ?

—Je n'en sais rien, mais je m'en doute.

—Quand tous les forçats furent rassemblés, on enleva la veste de Lelièvre et je vis son dos tout nu sur lequel étaient marquées les deux lettres T. F. Le pauvre homme fit un geste comme pour demander grâce, et le sang qui décollait de son poignet jaillit sur les gardes.

L'adjudant fit un autre signe, on coucha Lelièvre sur un banc de bois, on l'attacha par les jambes et les bras, et le garde chargé de donner la bastonnade s'avança.

C'était un homme gigantesque, de force à terrasser un bœuf. Il poussa un *han* formidable, brandit en l'air son gourdin flexible, et le laissa retomber sur le dos du misérable. Les chairs furent enlevées du coup et le sang ruissela en l'air.

Lelièvre releva la tête, ses yeux égarés m'aperçurent, et du fond de sa gorge sortit un hurlement de douleur que je n'oublierai jamais.

Au second coup, Lelièvre poussa une plainte moins prolongée.

Au troisième, sa tête livide retomba et le corps demeura inerte.

Au douzième, l'adjudant inquiet, fit un geste.

—Assez, dit-il, il en mourrait ! qu'on l'emporte !

La foule était haletante.

Quatre forçats s'avancèrent pour enlever leur camarade. Ils le délièrent et retourèrent son visage, aussitôt, ils poussèrent un cri d'horreur...

L'adjudant s'élança, et d'un coup d'œil reconnut la vérité.

Lelièvre était mort !

Je m'approchai du cadavre avec la foule, et j'entendis l'adjudant, mécontent, qu'il disait au garde.

—Vous êtes un maladroït ! Vous avez frappé trop fort.

Le soir même, on enfouit Lelièvre dans un coin du cimetière, et pendant plus de six mois il n'y eut pas une seule évasion au bain de Rochefort.

Cartahut garda le silence, et du coin de l'œil, observa les trois amis.

Rouget et Beaufregard étaient blêmes, un tremblement convulsif agitait leurs membres.

Le Potard craignit que leur émotion ne fut remarquée par le marin, et il chercha à occuper l'attention de Cartahut :

—Votre histoire est terrible, dit-il, mais toute les évasions ne se terminent pas comme celle-là.

—Non, sans doute, elles ne se terminent pas toutes par la mort, mais toutes se terminent, après quelques semaines ou quelque mois, par la capture et la rentrée au bagne, avec les tonnade, double chaîne et le reste.

—Sans exception ?

—Sans exception, je n'en ai connu aucune qui ait réussi, et pourtant j'en ai bien vu !

—Ah ! s'écria Rouget en se levant, parlons d'autre chose ! Ces histoires-là sont trop tristes.

Cartahut le regarda en souriant :

—Vous avez donc le mal de mer, l'ami, vous êtes pâle comme un mort. La mer est cependant bien calme !

—Non, non, je ne suis pas malade, mais votre récit était si triste...

Tout à coup Jean Beuregard se dressa à son tour et observa curieusement l'horizon.

Un beau navire à trois mâts s'avancait majestueusement en pleine mer, et c'était un magnifique spectacle que celui de ce géant des eaux qui de loin semblait doucement se glisser sur l'océan.

—Quel est ce navire, demanda le Potard ?

Cartahut l'examina un instant :

—Tiens, dit-il, je le reconnais, c'est la *Charlotte* qui part pour l'Amérique du Sud, en emmenant des forçats. On aura retrouvé les deux évadés ou bien on part sans eux !

Rouget et Beuregard échangeèrent un regard joyeux qui n'échappa point à l'œil exercé du patron du *Saint-François*.

Une heure s'écoula dans un profond silence. Cartahut dirigeait son bateau, maintenait les voiles, et se tenait près de la côte dont il connaissait toutes les dentelures, on dit qu'il tenait à ne pas se montrer en pleine mer.

Un assez long espace séparait déjà les fugitifs de Rochefort et du bagne. La joie et l'espérance renaissaient au cœur des trois compagnons, mais une vague inquiétude se lisait toujours dans les yeux du marin qui ne cessait d'interroger l'horizon du regard.

Subitement, au détour d'une haute falaise qui pendant long temps leur avait caché la haute mer, Rouget se détourna et poussa un cri.

—Encore un vaisseau, dit-il.

—Oui, répondit le Potard, un vaisseau qui vient vers nous.

Cartahut s'élança de l'autre côté de la voile et des rides profondes se formèrent sur son front :

—C'est vrai, murmura-t-il, c'est le garde-côte...

—Qu'est-ce que c'est qu'un garde-côte ?

—C'est un navire de la marine des douanes qui surveille les côtes... dans un quart d'heure, peut-être avant, il sera sur nous.

—Nous a-t-il vus ?

—Il y a longtemps, soyez-en sûrs. Rien n'échappe aux lunettes d'approche de ces Messieurs. D'ailleurs, qu'est-ce que cela peut vous faire qu'on nous ait vus, ajouta Cartahut avec un sourire gouaillier. Nous n'avons rien à craindre du garde-côte !

—C'est vrai, fit le Potard.

Les trois hommes reprirent leurs places, mais les yeux de Rouget et de Beuregard restèrent attachés sur le navire qui s'avancait rapidement, servi à la fois par ses voiles et sa machine à vapeur.

Le marin observait avec attention ses passagers.

Tout à coup, un coup de canon retentit à bord du garde-côte.

Le Potard, Rouget et Beuregard se regardèrent avec angoisse.

Cartahut se leva :

—Attention, dit-il, il faut s'arrêter ! Voilà le signal.

—Quel signal !

—Le coup de canon que vous avez entendu veut dire : " Arrêtez-vous, et dites-nous qui vous êtes. " Cela ne m'étonne pas. J'étais même surpris de n'avoir pas vu le garde-côte.

—Mais que cherche-t-on ?

—On cherche les forçats évadés, et on va fouiller ainsi toutes les barques de la baie. Si nous ne nous arrêtons pas pour recevoir la visite, ou pour dire notre nom, on nous coulerait à coups de canon !

En parlant ainsi, Cartahut repliait les voiles et arrêta le *Saint-François*.

Déjà l'on entendait le bruit de la machine du garde-côte qui grandissait à vue d'œil et l'on apercevait le capitaine, debout à l'avant, avec une lorgnette braquée sur l'embarcation.

Rouget et Beuregard tremblaient comme les feuilles du peuplier agitées par le vent.

Cartahut voulut éclaircir ses doutes et usa d'un stratagème.

—Ah ! Monsieur Potard, s'écria-t-il en riant, si vous étiez le forçat évadé, je n'aurais plus qu'un conseil à vous donner.

—Lequel, demanda le Potard en pâlisant.

—Celui de vous jeter à l'eau si savez nagor, et de gagner la côte en toute hâte, car dans cinq minutes vous seriez pris.

Aussitôt on eut le plus singulier spectacle qu'il soit possible d'imaginer.

Le Potard enleva sa veste d'un brusque mouvement :

—A l'eau ! à l'eau ! s'écrie-t-il ! sauve qui peut !

Louis et Jean, poussant un cri de rage, l'imitèrent aussitôt.

—A l'eau ! disait Rouget. Plutôt la mort que le bagne !

—A l'eau ! murmurait Beuregard ! Adieu, Françoise !

Et d'un bond, le Potard le premier s'élança par dessus le sabord.

Cartahut n'eut que le temps de le retenir d'une main vigoureuse, avant qu'il ne fut tombé, et d'arrêter aussi ses deux compagnons, en poussant un éclat de rire vibrant que tous les rochers répercutèrent et qui parvint jusqu'au garde-côte.

—Voilà de joyeux vivants, dit le capitaine à son enseigne.

—Ce sont des gars de Rochefort, sans doute.

—Nous allons le savoir à l'instant !

Pendant ce temps, Cartahut, cessant de rire tout d'un coup et prenant une voix grave, disait aux trois compagnons :

—Asseyez-vous et demeurez tranquilles, ou vous êtes perdus ! Je l'avais bien deviné que vous étiez les deux forçats évadés, mais je ne vous livrerai pas.

Le Potard, Rouget et Beuregard s'arrêtèrent, confondus, haletants, ne sachant quel parti prendre.

Une profonde angoisse se lisait sur leurs visages.

—Remettez vos vestes, et faites tout ce que je ferai, si vous tenez à la vie et à la liberté !

Le Potard prit aussitôt son parti. La solennité de Cartahut indiquait la gravité du péril.

Il remit son vêtement et s'assit tranquillement à l'arrière.

Rouget et Beuregard suivirent son exemple et allèrent, l'un à l'arrière, l'autre à l'avant, après s'être une dernière fois serré la main.

Tous leurs plans, toutes leurs espérances, tous leurs rêves, étaient à la merci d'un inconnu et aussi du hasard.

Si Cogne Dur et Voit Goutte, ou tout autre garde du bagne étaient sur le garde-côte dont le nom, la *Providence* se lisait distinctement, ils étaient perdus sans ressources.

Rouget, convaincu qu'ils n'échapperaient pas au péril, courba la tête sous le destin et s'apprêta à reprendre les chaînes, Beuregard pensa à ses parents, à sa fiancée, et pria Dieu de le délivrer une fois de plus.

Malheureusement, les récits de Cartahut se pressaient à son esprit pour lui rappeler que toute évasion était impossible.

Tout à coup la voix du marin s'éleva, joyeuse, dans les airs.

Sur le radeau de la *Méduse*

N'y avait pas un morceau de pain !

Le garde-côte stoppa à une trentaine de mètres :

—Ohé du bateau, cria le porte-voix.

—Ohé ! ohé !

—Qui êtes-vous ?

—Le *Saint-François*, de Rochefort.

On entendit des éclats de rire sur le vaisseau, et la voix de l'enseigne :

—Gars de Rochefort, bons vivants, je l'avais bien dit !

Le porte-voix reprit :

—Ohé, du bateau, ohé !

—Ohé !

—Le nom du patron ?

Cartahut ôta son bonnet de cuir, et agita ses bras en l'air :

—Cartahut ! Cartahut !

Et le Potard, Rouget et Beaugard pour suivre les conseils du marin, s'étaient aussi leurs casquettes et les jetèrent en l'air, en répétant :

—Cartahut ! Cartahut !

—Bonjour, Cartahut, dit une voix à l'avant du garde-côte. Rouget et Beaugard sentirent une sueur froide couler sur tout leur corps.

C'est la voix du garde !

—Bonjour Voit-Goutte, cria Cartahut de sa plus belle voix.

Les deux forçats se retournèrent vers la côte pour dissimuler leurs visages. Le Potard se courba et enleva fièvreusement l'eau de la cale.

—N'avez-vous rien vu, Cartahut, reprit le porte-voix du capitaine ? Des forçats se sont évadés ce matin !

—Rien en mer, capitaine !

—A Dieu va't alors le *Saint-François*.

—A Dieu va't, la Providence !

La machine du garde-côte recommença à fonctionner, et la Providence vira de bord.

—Adieu, Cartahut !

—Adieu, Voit-Goutte !

Et Cartahut, fort ému lui-même, brouillant ses deux chansons, laissa retomber les voiles et donna un coup de barre en chantant.

On tira z'a la courte paille
Pour savoir qui, qui, qui serait mangé !

Cinq minutes après la Providence s'éloignait et le *Saint-François* reprenait sa course vers le nord.

A peine le garde-côte fut-il assez éloigné pour que l'œil du capitaine ne pût distinguer les mouvements de la barque, que les trois compagnons, jusque-là immobiles, se précipitèrent derrière la voile et virent tous ensemble témoigner leur reconnaissance à Cartahut :

—C'est vous qui nous avez sauvés, s'écriait le Potard !

—Sans vous, reprénait Rouget, nous serions, à l'heure qu'il est, enchaîné sur la Providence.

—Comment pourrions-nous jamais, disait Jean Beaugard, reconnaître un tel service !

Et les trois hommes serraient à la briser la main du marin.

—Ah ! ne me remerciez pas tant, fit Cartahut, à ma place vous auriez agi comme moi, jamais un marin n'a été un traître. Mais votre imprudence a failli vous coûter cher, j'ai vraiment cru, monsieur Potard, que vous alliez vous jeter à l'eau !

—Dame ! ne disiez-vous pas qu'il y allait de notre vie et de la liberté ? Nous trois qui sommes ici, nous aimerions mieux mourir que de retourner au bagne.

—Oh ! oui, s'écria Beaugard.

—Je le jure ! dit Rouget à son tour.

—Calmez-vous, mes enfants, il n'est plus question de mourir à l'heure qu'il est, ni de retourner au bagne. Nous allons maintenant filer bon train loin de Rochefort et du bagne, et jamais personne ne saura que Cartahut a joué ce tour à dame police ! Mais dites moi ! vous êtes donc trois forçats évadés ? Je n'ai pourtant entendu que deux fois le canon !

—Non pas, s'écria fièrement Eugène Carrou, qui ne put s'empêcher en la circonstance, de faire observer que, plus heureux que ses amis, il avait su jusque-là échapper aux tribunaux ; moi, je ne suis ni forçat, ni évadé.

—Quoi donc, alors ?

Rouget se leva, et prenant la main du Potard.

—C'est un ami, dit-il, et un ami dévoué.

—Oh ! oui ! s'écria Beaugard.

—Quoi ! reprit Cartahut, en lâchant un instant la barre,

c'est par pure amitié que vous avez sauvé ces deux hommes ?

—Oui.

—C'est par pure amitié que vous les avez amenés jusqu'à mon bateau ?

—Oui.

—C'est par pure amitié que vous vous êtes exposé à vous faire arrêter comme complice de leur évasion ?

—Oui.

—Et vous trouvez cela tout simple ?

—Sans doute, murmura tranquillement le Potard.

Cartahut se leva et alla à son tour serrer la main d'Eugène :

—Eh bien ! moi, je vous dis que ce que vous avez fait est très bien, et que sur cent amis on n'en trouverait peut-être pas un qui consentit à en faire autant !

Le Potard baissait modestement la tête sous les éloges de cet homme qui se connaissait en dévouement.

Le marin reprit :

—Racontez-moi, du moins, comment vous vous y êtes pris pour sauver vos deux compagnons et les arracher au bagne. Si j'en juge par tout ce que je sais des évasions qui ont eu lieu jusqu'ici, le récit sera intéressant et je pense que vous ne me refuserez pas.

—Assurément, reprit le Potard, mais attendez quelques minutes ; le cœur me bat encore d'avoir vu ce garde et d'avoir entendu la voix de cet affreux Voit-Goutte.

—Oh ! ce n'est pas un méchant homme, mais il fait son métier, voilà tout.

Une dernière heure s'écoula sans que Eugène Carrou pût retrouver la force de commencer son récit, tellement il avait été troublé par le péril. Assis l'un près de l'autre, les trois amis se tenaient silencieux, la main dans la main, en pensant aux péripéties de cette lutte d'un nouveau genre, et au sombre avenir qui se dressait devant eux.

Le *Saint-François* filait vent arrière avec une rapidité incroyable et Cartahut n'avait qu'à maintenir la barre dans une bonne direction en évitant tous les rochers, si nombreux sur cette côte qu'il connaissait à merveille.

Un soleil étincelant faisait briller toutes les plages et scintillait sur tous les cailloux des grèves.

Emportés par le vent, les oiseaux de mer rasaient, comme des flèches, la cime des flots.

A droite, tous les villages, tous les bourgs et toutes les villes du littoral disparaissaient les uns derrière les autres et, du *Saint-François*, on eût dit une toile magique qui se serait déroulée pour le plaisir des yeux.

A la fin, le Potard, n'apercevant plus le garde-côte, ni aucun vaisseau, reprit courage et, allant se placer près de Cartahut, lui raconta par le menu tout ce qui s'était passé depuis la condamnation de son ami ; comment il avait pris la résolution de l'arracher au bagne, comment il était venu à Rochefort pour y prendre du service, et comment enfin il avait été assez heureux pour préparer et assurer l'évasion de Rouget et de Beaugard.

Son récit, entremêlé d'expressions pittoresques, parut plaire extrêmement au marin qui souriait de temps à autre en hochant la tête.

—Oui, dit enfin Cartahut, quand le récit du Potard fut achevé, je comprends tout et j'applaudis à votre courage ; mais à présent, qu'allez-vous faire ?

Le Potard regarda Rouget comme pour lui demander s'il avait une idée sur ce point. Et comme Rouget gardait le silence :

—Ma foi ! dit-il, nous n'avons pas pensé à cela. Nous comptions débarquer à Pornic et là nous sauver à travers bois, et regagner notre pays.

Le marin éclata de rire.

—Oh ! dit-il, à ce compte-là vous serez pris tous les trois dans les vingt-quatre heures et réintégrés au gîte.

—C'est vrai, s'écria Rouget, vous avez raison ; nous n'échapperions pas aux gendarmes qui doivent être à notre poursuite ; mais si nous allions en Angleterre !

Le marin rit de nouveau de tout son cœur.

—En Angleterre ! s'écria-t-il, y pensez-vous ? il nous faudrait un vaisseau de haut bord, à trois mâts, bien ponté, avec une douzaine de canons. Excusez du peu ! Etes-vous fous, mes bons amis ! Est-ce que vous croyez que je peux vous mener en Angleterre avec mon *Saint-François* ! c'est à peine si nous gagnerons la Loire !

—Sans doute, dit Jean Beaugard, vous ne pouvez pas nous mener en Angleterre, mais vous pouvez toujours nous mener à Noirmoutier.

—Vous connaissez donc Noirmoutier ?

—Oui, approximativement.

—Vous y êtes allé ?

—Non.

—Votre père, alors ?

—Non plus, mais mon grand-père y est allé autrefois.

—Comment cela ?

—Oh ! c'est une vieille histoire qui remonte à la fin de l'année 93 et que j'ai bien souvent entendu raconter à mon père. Notre famille était alors aux Echamboignes, près de Cholet, et mon grand-père était parti avec l'armée vendéenne. Il fit toute la grande guerre avec M. d'Elbée, et quand celui-ci, blessé à la bataille de Cholet, se réfugia à l'île de Noirmoutier, il parait que mon aïeul l'accompagna et assista à son exécution, au commencement de l'année 94. Même j'ai entendu dire souvent à mon père qu'après la mort de M. d'Elbée, mon grand-père avait été élu général, mais qu'il n'avait sous ses ordres que six hommes qui, un beau jour, traversèrent la mer à pied sec et vinrent combattre avec M. de Charette. Voilà comment je connais Noirmoutier.

—Allons donc, s'écria le Potard, vous nous en contez de belles avec votre grand-père, le général qui a traversé la mer à pied sec ! Est-ce que c'est possible ?

—Il faut le croire, reprit Beaugard, qui, ne mentant jamais, était un peu offensé des soupçons et des exclamations d'Eugène. Mon père et ma mère m'ont bien souvent raconté cette histoire.

—Il a raison, ce garçon, interrompit Cartahut, on peut très bien, à certaines heures, passer de l'île sur le continent par un sentier étroit que la mer laisse à sec à marée basse et qu'on nomme le Goa ; il n'est pas étonnant que des gaillards comme étaient les Vendéens l'aient traversé pour échapper aux bleus.

Le Potard se tut.

—Mais que ferons-nous dans l'île de Noirmoutier, demanda Rouget ?

—Vous y ferez tout ce que vous voudrez, répondit Cartahut, mais je suis aussi d'avis que tout ce que vous avez de mieux à faire est de vous y réfugier. Il est peu probable qu'on vous cherche là, et vous aurez tout le temps d'attendre un navire qui vous emmènera en pays étranger, si toutefois vous avez de quoi payer le voyage.

—Oui, oui, s'écria le Potard, l'argent du père Carrou n'a pas d'autre destination.

—Et puis, dit Rouget, à Noirmoutier, il n'y aura sans doute pas le vieux Michel pour nous poursuivre et nous arrêter.

—Qu'est-ce que c'est que le vieux Michel, demanda Cartahut ?

Rouget sourit :

—C'est le brigadier du Durtal, qui tant de fois a failli me prendre, et m'a manqué jusqu'au jour où j'ai été trahi.

Les yeux du marin brillèrent d'une nouvelle joie :

—Oh ! oh ! dit-il, c'est une nouvelle histoire, vous allez me la raconter, d'autant plus que la journée s'avance et qu'il va falloir veiller sur les écueils.

—Je ne veux pas vous raconter cela moi-même ; demandez au Potard, il vous fera ce récit mieux que moi.

—Volontiers, dit Eugène, cela fera passer le temps avant que nous débarquions.

Le Potard alla de nouveau s'asseoir auprès de Cartahut, à qui il fit le récit, que nos lecteurs connaissent, de toutes les

aventures de Rouget dans les forêts du Maine et de l'Anjou, on exaltant sans mesure l'adresse, l'agilité et le courage de son ami ; cette histoire dura de longues heures sans que le marin donnât le moindre signe d'impatience, il semblait au contraire attacher le plus vif intérêt aux moindres détails que lui fournissait Eugène, et souriait de temps à autre ou fermait ses poings avec colère, selon les épisodes dans lesquels se complaisait l'ami de Rouget.

À la fin, Cartahut était aussi enlevé que le Potard lui-même, et il jurait ses grands dieux que jamais personne ne viendrait ressaisir Rouget sur lequel il tenait ses yeux fixés avec une admiration naïve.

Le Potard discourait encore sur l'arrestation de son ami lorsque le soleil se coucha, les étoiles parurent au firmament, la nuit se fit et les phares s'allumèrent çà et là sur les côtes.

Le même bon vent poussait le *Saint-François* sur le Nord comme si tout eut conspiré à l'évasion des deux forçats.

Le marin alluma une grosse lanterne qu'il plaça à l'avant du bateau.

—En toute autre occasion, dit-il, j'eusse été chercher un refuge pour y passer la nuit, mais vous m'avez tellement intéressé par votre récit et je tiens si vivement à vous sauver que je préfère profiter de ce vent pour vous débarquer moi-même à Noirmoutier.

—Encore une fois merci, s'écria Beaugard ; de cette façon, nous sommes sûrs de ne pas être découverts.

—Sans doute, mais c'est à une condition, reprit le marin, c'est qu'à votre tour vous me raconterez votre histoire et me direz pourquoi vous avez été condamné au bagne.

—Oh ! c'est une triste histoire...

—Triste histoire, en effet, s'écria Rouget, car notre ami Beaugard est innocent.

—Oh ! innocent !...

—Oui, certainement, il n'a été condamné que par erreur.

—Est-ce vrai, Jean Beaugard ?

—C'est vrai.

—Est-ce que vous ne voulez pas raconter...

—Si, si, s'écria Rouget, je m'en charge ; vous verrez au moins que vous avez sauvé un honnête homme et fait une bonne action.

Et alors, dans le silence du soir, pendant qu'au-dessus du *Saint-François* les goélands et les mouettes jetaient leurs cris plaintifs, Rouget fit le récit des amours et des aventures de son ami, depuis le jour où il avait connu et aimé Françoise Dugast, jusqu'à celui où il avait été contraint de frapper son rival dans un chemin creux, pour défendre sa propre vie.

Son récit naïf et incohérent était bien fait pour émuovoir le cœur du marin, et plus d'une fois dans l'ombre, Cartahut porta brusquement la main sur ses yeux.

Il était près de minuit quand Rouget cessa de parler. Cartahut n'eut pas la force de lui répondre et continua de tenir solidement le gouvernail.

Le Potard était assoupi au fond de la barque.

Jean Beaugard, en écoutant Rouget, croyait entendre l'histoire d'un autre que lui-même et rêvait doucement qu'il conduisait à l'église de Châteaubriant son cortège nuptial derrière sa fiancée et le violoneux.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi dans un profond silence ; tout à coup, la voix du marin, grave et calme, s'éleva dans la nuit :

—Attention, dit-il, nous arrivons à la pointe de l'île.

En un clin d'œil, les trois amis furent debout, mais la lumière de la chaloupe les aveuglait. Leurs yeux, moins habitués que ceux de Cartahut à l'obscurité de la nuit ne distinguait rien dans les ténèbres.

Cartahut se leva :

—À l'aide, ici, il faut jeter l'ancre !

Rouget, le Potard et Beaugard s'empressèrent d'aider le marin. L'ancre tomba sur un fond de rochers, la voile fut serrée et le *Saint-François* se tint immobile.

—En route, maintenant, dans le canot, et vite !

Les quatre hommes s'élançèrent à l'arrière et entrèrent dans la petite barque.

Cartahut détacha la corde, s'assit au milieu du canot et s'empara des avirons.

—N'avez-vous rien à prendre dans le bateau, M. Potard ? fit-il. Votre malle ?...

—Oh ! répondit légèrement le Potard, elle ne renferme que des cailloux !

—Alors, ce n'est pas la peine, dit en riant le marin, vous en trouverez d'autres ici qui vaudront aussi cher. Nous allons filer droit sur une grève que je connais.

Un instant après, le canot dirigée d'une main ferme et sûre par Cartahut, s'arrêtait sur une plage de sable fin, et les trois compagnons sautaient à terre, en poussant un cri de joie.

—Sauvés ! pensaient-ils au fond de leurs cœurs.

Mais tous les trois, mus par une même pensée revinrent tendre la main à Cartahut, qui s'était levé dans sa barque et le remercièrent à nouveau.

Puis le Potard, s'approchant de la lanterne, chercha dans sa bourse l'argent qu'il devait remettre au marin.

Celui-ci comprit le geste d'Eugène et l'interrompit en congédiant les trois hommes qu'il venait de sauver :

—Je ne veux rien recevoir, dit-il, la liberté ne se paye pas ; allez maintenant à la grâce de Dieu et n'oubliez pas Cartahut-le-marin !

FIN.

LA DEUXIÈME PARTIE A POUR TITRE

FORÇATS ET GENDARMES

ETRENNES !

CALENDRIERS A EFFEULLER

“ÉPHÉMÉRIDES”

POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 “
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 “
LE SPORT		50 “
LA MARINE		45 “
LES BEAUX ARTS		40 “
TORRÉADOR		40 “
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 “
CUPIDON		25 “
ENLUMINÉ		25 “

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 “
“ “ “ plus petit		40 “
ENFANTS DE MARIE		30 “

Aussi—Le Grann ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE

POELES A VOITURES

CHAUFFERETTES CARREAU

Cette invention merveilleuse pour nos climats rigoureux est de plus en plus appréciée, tant par la population de Montréal que par les étrangers. Des commandes viennent de tous côtés : de New-York, du Manitoba, de la Nouvelle-Ecosse, de Québec, Ottawa et Trois-Rivières. Les chaufferettes pour dames prennent surtout de la vogue. Dans plusieurs de nos hôpitaux elles remplacent avantageusement les vessies ou les autres en caoutchouc que l'on remplit d'eau chaude ; la chaufferette leur est infiniment supérieure, parcequ'elle conserve sa chaleur uniforme pendant bien plus longtemps.

Voyageurs, promeneurs, cochers de place, qui apprécient le confort et les bienfaits de la santé ne manquent pas de s'en procurer et tous s'en déclarent infiniment satisfaits.

Donnez vos commandes au plus vite, au No. 250, de la rue St-Laurent, où les acheteurs affluent du matin au soir ; il faut se presser pour être servi à temps.

Pour se garder en bonne santé, et bonne humeur,

VIVE LA CHAUFFERETTE CARREAU !

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854

MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix, et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 MARS 1888

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal